paysan perverti

405

LE

PAYSAN PERVERTI,

OU

QUINZE ANS DE PARIS.

PIÈCE EN TROIS JOURNÉES,

Par M. Théaulon.

Représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre de MADAME, *par les Comédiens ordinaires de son* ALTESSE ROYALE, *le 24 Juillet 1827.*



Bruxelles,

Chez L. DUMONT, Éditeur, Rue des Sablons.

Sect. 1. No. 1042.

1828.

PERSONNAGES.	ACTEURS.	
	PARIS.	BRUXELLES.
AUGUSTE GERVAIS (20 ans.)	M. PAUL.	
GERMONT, notaire (57 ans) .	M. FERVILE.	
ROBERT, second clerc de notaire (25 ans.)	M. NUMA.	
GRIVET, garçon de café (19 ans).	M. LEGRAND.	
MAD. DE SAINT-ANGE, jeune veuve (26 ans)	MAD. THÉODORE.	
JUSTINE, orpheline, cousine de Gervais (15 ans)	MLLE. LÉONTINE.	
UN GARÇON DE L'HOTEL.		
UN DOMESTIQUE.		

La Scène se passe à Paris, en 1812.

Première journée.

L'HÉRITAGE.

COMÉDIE.

Le théâtre représente une place isolée ; une belle maison à droite, avec des panonceaux. — Un banc sous des arbres. — Un café à gauche.

Scène première.

ROBERT, GRIVET.

(*Robert entre par la gauche : il a sous le bras un porte-feuille de notaire. — Grivet entre par la droite.*)

GRIVET.

Bonjour, M. Robert.

ROBERT.

Tiens, c'est toi, mon garçon ? D'ou vient tu comme ça ?

GRIVET.

De mettre à la lotterie trois numéros que notre bourgeoise a rêvés.

ROBERT.

Ah ! ah ! tu joues à la lotterie, toi.

GRIVET.

Pourquoi pas ?... (*bas.*) Vous jouez bien au trente-un ; vous !

ROBERT, *bas.*

Veux-tu te taire... Mais moi, c'est bien différent ! Tu as donc de l'argent de reste ?...

GRIVET.

Au contraire : quand je viens de la loterie, il ne m'en reste plus du tout. Tous mes appointemens y ont passé ce mois ci... Je nourris trois extraits... Si je peux les attraper, ça me fera un terme sec, et alors, ma foi, je dis adieu au service, et en avant les plaisirs !.., Oh ! Dieu, si je pouvais seulement gagner... quinze cents francs ! comme je m'en donnerais !... Le bol de punch tous les soirs... la contredanse tous les dimanches, et le mélodrame trois fois par semaine !

car le spectacle, M. Robert, le spectacle!... il n'y a que ça pour dégourdir un jeune homme.

ROBERT.

Mais il me semble que tu es déjà assez bien dégourdi comme cela; voilà trois mois à peine que tu es arrivé de ta petite ville de Gisors.

GRIVET.

En Normandie... Vous dites ça pour me flatter... parce que vous êtes de mon pays; mais je ne m'abuse pas! je sens bien que je suis encore dans les arriérés... Le moyen de se former, quand il faut rester du matin au soir dans un café à servir les pratiques... Vous me direz que nous avons là tous les journaux de Paris; c'est vrai... c'est instructif les journaux! mais il se trouve que mes parens ont oublié de m'apprendre à lire.

ROBERT.

C'est un grand tort qu'ils ont eu là... et depuis que vous êtes à Paris... vous auriez du vous-même...

GRIVET.

Je l'ai bien senti, et je voulais apprendre... Mais, après tout, à quoi ça sert les livres?... Vous qui êtes savant, en êtes-vous plus riche?

ROBERT.

Il a parbleu raison... Ah! mon pauvre Grivet... la fortune est si capricieuse, si bizarre.

GRIVET.

Est-ce qu'elle vous a fait quelque chose la fortune?

ROBERT.

Au contraire!... et c'est là précisément ce dont je me plains!... La fortune est comme ces femmes coquettes qui rendent heureux tout le monde, excepté l'amant qui en est le le plus digne! tu es de Gisors, n'est-ce pas?

GRIVET.

Né natif.

ROBERT.

Tu dois avoir entendu parler de la famille Gervais!

GRIVET.

La Famille Gervais!... de Marville... un petit village à côté de Gisors... oh! oui, je m'en souviens; le père Gervais habitait une petite ferme... où nous allions tous les dimanches voler des œufs et des pommes! en avons-nous volé!.. Il me semble que je vois encore le père Gervais qui nous poursuivait avec une gaule... c'était un fier homme, et qui avait une fière santé... Il est mort l'année dernière.

ROBERT.

Oui ; il laisse un fils.

GRIVET.

Auguste Gervais... un bon enfant! un joli brun... mais bête.. il devait épouser la petite Justine... une orpheline qu'avait recueillie la tante de Gervais... une brave femme, qui portait joliment ses soixante-quinze ans... elle est morte aussi.

ROBERT.

Auguste Gervais avait un oncle ?

GRIVET.

Je sais bien... le frère de son père!.. un mauvais sujet de Normand, qui était parti avant la révolution, pour aller faire fortune en Amérique!... ils croient tous qu'il n'y a qu'à s'embarquer... et puis à revenir... avec des millions.

ROBERT.

L'oncle d'Auguste ne reviendra pas, car il n'existe plus.

GRIVET.

Encore un de mort!.. dites donc, je ne voudrais pas être de cette famille-là, moi ; et vous?

ROBERT.

Moi, j'en voudrais bien être, car le neveu de Gervais hérite de cinq cent mille francs.

GRIVET.

Cinq cent mille francs?... pas possible.

ROBERT.

C'est ma foi bien vrai ! les papiers de la succession et les fonds sont déjà arrivés chez le notaire.

GRIVET.

Votre patron! vous devez le savoir de la première main!... comment le petit Gervais a fait un si bel héritage! faut-il avoir du bonheur ? dire que je m'amuserais si bien, moi, si j'avais tant d'argent que ça... j'aurais une loge à l'année au mélodrame... je ne suis pas jaloux, mais ça me chiffonne, j'aimerais mieux que ce fût moi que lui!

ROBERT.

Je te crois sans peine; mais Auguste sera plus content que ce soit lui que toi.

GRIVET.

Vous croyez?.... il est bien simple le petit Gervais ; ça ne sait pas la valeur de l'argent... ça ne connaît pas du tout Paris.

ROBERT.

Il le connaîtra bientôt.... on lui a écrit; et nous l'attendons aujourd'hui même.

GRIVET.

Vous l'attendez?... ah! ah! c'est un pays; je serai bien aise de le voir... c'est justement aujourd'hui, mon jour de sortie... ça se rencontre bien... Je vous salue, M. Robert.

ROBERT.

Adieu, mon garçon.

GRIVET *à part.*

Comment! Auguste Gervais a hérité de cinq cent mille francs?... je vais porter un habit en gage, pour mettre cent sous sur le quaterne.

Scène 2.

ROBERT, *seul.*

Oui, mon projet est bon! il faut absolument voir ce jeune paysan, et lui parler avant qu'il se présente à M. Germont... il doit être crédule, sans expérience! il ne connaît personne à Paris... il aura besoin d'un ami... il vaut encore mieux que ce soit moi qu'un autre... je ne lui donnerai que de bons conseils du moins!... si je savais par quelle diligence il arrive! c'est que je me sens un penchant décidé pour ce jeune homme, moi... je crois que nous sympatiserons ensemble... je m'ennuie d'être second clerc de notaire!... être toujours là... à la minute... aux ordres du patron... et du maître clerc, quelquefois plus exigeant que lui... avec ça pas d'espoir d'acheter jamais une étude... il faut tant d'argent à présent! allons, Robert, un peu d'adresse; faisons-nous de ce jeune homme un ami... en nous rendant indispensable à son bonheur... on a vu tant de gens spéculer sur l'amour et sur l'hymen, qu'il ne doit pas être plus défendu de spéculer sur l'amitié... mais je vois venir là bas cette jeune et jolie veuve de la rue Cérutti, qui a toute sa fortune chez mon notaire... quand je dis toute sa fortune! je suis bien sûr que madame de Saint-Ange, avec son goût pour les plaisirs et ses caprices, ne doit pas avoir plus de douze à quinze mille francs de rente! c'est encore un bon parti... et si je n'étais pas né sous une si malheureuse étoile...

Scène 3.

ROBERT, MAD. DE ST.-ANGE.

Mad. DE ST.-ANGE.

C'est vous M. Robert! notre cher notaire est-il chez lui?

ROBERT.

Est-ce que cela se demande? vous le trouverez dans son cabinet... vous savez qu'il ne sort guères... oh! le patron n'est

pas un notaire d'aujourd'hui... il ne faut pas l'aller chercher... sur la route du bois de Boulogne... au café Hardi... ou au balcon de l'Opéra... c'est à son Etude qu'on le trouve... c'est tout-à-fait le vieux style du notariat.

Mad. DE ST. ANGE.

C'est un bien digne homme, que M. Germont! qu'el zèle! qu'elle probité! quel désintéressement!

ROBERT.

Oh! pour le désintéressement! !! ça ne l'a pourtant pas empêché d'amasser une trentaine de mille francs de rente... sans compter ce que vaut son étude...

Mad. DE ST.-ANGE.

Il a bien gagné, bien mérité sa fortune, et le bonheur qui l'attend dans ses vieux jours, que je m'estime heureuse d'avoir trouvé un homme comme lui? je me connais, je suis d'une étourderie, d'une imprudence impardonnable! si ma fortune eût été entre les mains d'un autre... aujourd'hui il ne me resterait plus rien peut-être... entraînée dans le tourbillon des gens à la mode... je n'ai pas le temps de songer à me intérêts... Germont s'en occupe pour moi... et lorsque les circonstances m'ont forcée de faire quelque folie... (cela m'arrive assez souvent,) le cher notaire me gronde avec tant de bonté, il me donne des conseils si raisonnables... que je suis toute honteuse de mes erreurs; je promets de ne plus y retomber... par malheur il n'est pas toujours-là... les amis reviennent, les flatteurs m'obsèdent, les plaisirs m'égarent, j'oublie mes sages résolutions, et ma fortune s'en va!

ROBERT.

Puisque vous n'avez point, par vous-même, la force de résister aux séductions, que ne prenez-vous un second mari?

Mad. DE ST.-ANGE.

Cette idée me vient quelquefois, mais je la rejette bien vîte, comme une de ces mauvaises pensées... qu'il ne faut pas garder trop long-temps... Me remarier!... moi?.. oh! non, je suis trop heureuse!... trop fière de mon indépendance! et sur qui pourrais-je jeter les yeux!... sur un jeune homme? s'il avait de la fortune, il dédaignerait peut-être une pauvre veuve qui touche à sa vingt-sixième année, s'il n'en avait pas, je croirais qu'il m'épouse pour celle qui me reste... prendre un vieillard... ou même un homme d'un âge raisonnable, ce serait me donner un censeur, un maître... un

tyran peut-être !... ce serait m'entourer de soucis que je ne connais plus, et me préparer une contrainte, dont la seule idée est un supplice pour moi... j'aime mieux rester veuve !. j'écoute avec plaisir les conseils du notaire, parce qu'il n'a sur moi que les droits de la simple amitié, et qu'après tout, je n'en fais jamais qu'à ma tête ; mais je ne pourrais jamais me résoudre à subir la volonté d'un mari.

ROBERT.

Oui ; mais si ce mari n'avait pas de volonté.., s'il se résignait à remplir auprès de vous le seimple rôle d'ami, d'homme d'affaires... d'intendant, pour ainsi dire...

Mad. DE ST.- ANGE, *avec surprise et dignité.*

Alors je le mépriserais !... et ce serait bien plus cruel encore... Mais que voilà une conversation sérieuse !... je monte chez M. Germont... à propos ! et ce jeune héritier des environs de Gisors... avez-vous des ses nouvelles ?

ROBERT.

Nous l'attendons aujourd'hui.

Mad. DE ST.-ANGE.

Et vous dites que c'est le fils d'un simple fermier ?

ROBERT.

Un paysan dans toute la force du terme, un jeune homme sans aucune espèce d'éducation... Je vous demande un peu ce qu'il va faire de sa fortune.

Mad. DE ST.-ANGE.

Si vous voulez lui donner un bon conseil, dites-lui de laisser ses capitaux entre les mains de M. Germont.

ROBERT, *à part.*

Diantre ! ce ne serait pas mon affaire.

Mad. DE ST.-ANGE.

Eh justement, le voilà ce digne Germont.

Scène 4.

GERMONT, Mad. DE ST.-ANGE, ROBERT, *un peu à l'écart.*

ROBERT.

Monsieur, je viens vous rendre compte...

GERMONT.

Je suis à vous dans l'instant. Bonjour, belle dame.

Mad. DE ST.-ANGE.

Vous sortez, mon cher notaire ?

GERMONT.

Je vais jusqu'à la diligence de Gisors m'informer du jeune homme que j'attends avec tant d'impatience.

ROBERT, *à part.*

Fâcheux contre-temps !

Mad. DE ST.-ANGE.

Vous prenez à ce jeune villageois un intérêt...

GERMONT.

Faut-il l'abandonner au milieu de Paris, seul et sans aucune expérience des grandes villes?... Si le secret de l'héritage qu'il vient de faire est connu par hasard, les fripons et les faux amis vont l'entourer de tous côtés... Ce sera à qui le flattera... le dépouillera... J'ai beaucoup connu son oncle qui est mort aux îles... et qui m'a désigné là-bas pour son exécuteur testamentaire... Aussi, dès aujourd'hui, je regarde ce jeune homme comme mon fils, et je veillerai sur lui avec toute la sollicitude d'un père.

ROBERT, *à part.*

Et moi d'un frère ! il aura deux Mentor.

Mad. DE ST.-ANGE.

Ce projet, mon ami, prouve encore l'excellence de votre cœur.

GERMONT.

Morbleu! Madame, cela ne prouve rien; sinon que si j'avais un fils... je voudrais que quelqu'un en fît autant pour lui. Mais faites-moi l'amitié de monter dans mon cabinet; la diligence est à deux pas., je serai bientôt de retour.

Mad. DE ST.-ANGE, *en riant.*

N'allez pas oublier que je vous attends.

GERMONT.

Vous connaissez mon exactitude. (*Il la conduit jusqu'à la porte de sa maison, la salue et vient en scène.*) Oui, ce jeune homme doit avoir toute la simplicité, toute la candeur et la crédulité du village, et l'honneur me fait un devoir de le préserver des piéges qui vont être tendus à son inexpérience. Je lui ai fait préparer un appartement dans un hôtel garni où il sera comme chez moi, et je veux l'y conduire moi-même.

Scène 5.

LES MÊMES, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Je rencontre à propos M. Germont... M. le comte d'Hermilly vient d'être frappé subitement d'une indisposition des plus alarmantes; il désire parler à l'instant même à son notaire.

GERMONT.

M. le comte d'Hermilly! je vous suis... Quel contre-temps!

(*voyant Robert.*) Ah! M. Robert... puisque vous voilà, rendez-vous sur l'heure à la diligence de Gisors de la rue du Bouloy... Vous demanderez le jeune Auguste Gervais que nous attendons, et vous le conduirez ici près, à l'Hôtel de Bretagne.

ROBERT, *à part.*

Comme c'est heureux pour l'amitié!

GERMONT.

Vous avez là votre portefeuille, prêtez-le moi.

ROBERT.

Le voici, Monsieur. (*il lui donne son portefeuille.*)

GERMONT.

Ayez pour ce jeune homme tous les égards. (*Il sort.*)

ROBERT.

Vous pouvez vous en rapporter à moi.

(*Il remonte la scène avec Germont.*)

Scène 6.

ROBERT, JUSTINE, *avec un paquet sous le bras.*

JUSTINE.

Oh! mon dieu, mon dieu, comme c'est grand, ce Paris... Je crois pourtant que me voilà arrivée... C'est bien l'adresse que M. Gervais m'a donnée.

ROBERT.

Qui cherchez-vous, ma belle enfant? (*à part.*) Elle est, ma foi jolie, la petite Normande.

JUSTINE.

Je cherche la maison de M. Germont, le notaire.

ROBERT.

La voilà; mais je vous avertis qu'il n'y est pas en ce moment.

JUSTINE.

Il n'y est pas!... et M. Gervais?

ROBERT.

Gervais vous connaissez M. Auguste-Gervais?

JUSTINE.

Oui, Monsieur... je suis sa cousine et sa prétendue.

ROBERT.

Sa prétendue! (*à part.*) Diable! un bel héritage et une jolie femme... est-il heureux ce gaillard-là! (*haut.*) Mais, Mademoiselle, M. Auguste Gervais n'est pas encore arrivé.

JUSTINE.

Il n'est pas encore arrivé! Oh! ne me trompez pas.. ce serait bien mal!... Il ne veut pas me tromper lui. Je sais que dans notre village ils lui ont tous conseillé de m'abandonner et de venir à Paris sans moi, parce que je ne suis qu'une pauvre

orpheline, et que maintenant il est plus riche que tous les riches de notre pays ensemble ; mais il m'a fait dire de me rendre à Paris ; et, comme je n'ai plus de parens, plus d'amis sur la terre que Gervais, j'ai pris la diligence, et je suis bien vîte accourue auprès de lui.

ROBERT.

Et M. Gervais vous a donné l'adresse du notaire?

JUSTINE.

N'est-ce pas chez lui qu'on se marie ?

ROBERT, *à part.*

Pauvre fille ! (*haut.*) Le notaire... c'est juste... on commence toujours ici... il y a même des gens qui s'en tiennent là... mais ordinairement les mariages se finissent ailleurs.

JUSTINE.

J'irai partout où Gervais voudra.

ROBERT, *à part.*

C'est qu'on n'est pas plus innocente ! (*haut*) Comment se fait-il, mon enfant, que vous soyez arrivée avant votre cousin, votre prétendu, comme vous dites?

JUSTINE.

Avant de quitter le pays, peut-être pour toujours, il a voulu aller embrasser le bohomme Bertrand, un vieil ami de son père, qui demeure dans un autre Village à dix lieues de Gisors ; mais il m'a promis qu'il serait aujourd'hui à Paris, et je suis bien sûre qu'il tiendra sa parole... il est si bon, Gervais !

ROBERT.

Il ne vous a pas trompée sur son arrivée, toujours ; car j'allais au-devant de lui quand je vous ai rencontrée... Mais vous devez avoir besoin de repos, mademoiselle... (*se rappelant*) Justine...

JUSTINE.

Vous savez mon nom, Monsieur ?

ROBERT.

Eh ! ma chère enfant, à Paris nous savons tout... et bientôt vous-même... Voulez-vous monter chez M. le notaire

JUSTINE.

Oh ! non... pas sans Gervais !... je vais l'attendre sur ce banc.

ROBERT.

Aimable simplicité !... Courons vîte à la diligence, elle porte César et sa fortune.

Scène 7.

JUSTINE, *seule.*

(*Elle s'assied sur un banc.*)

Ils m'avaient bien dit qu'à Paris tout le monde était poli avec les jeunes filles!.. Ce n'est pas comme ça à notre village ou chacun me regardait avec mépris , parce que j'étais pauvre et sans parens. Que j'aurais souffert sans l'amitié de Gervais! il était bien pauvre aussi depuis la mort de son père... et quand il est devenu riche , c'est à moi qu'il a songé d'abord.. [Comme il est accouru vers moi, et qu'il était content en me disant ; A présent, ma petite Justine tu vas être ma femme ; car je t'aime encore mieux que l'héritage de mon oncle!... Ils l'avaient pourtant fait consentir à partir sans moi ; mais j'ai tant pleuré , tant pleuré !.. Ah ! si sa petite Justine n'était pas là , il est si bon , Gervais ! il est si confiant !... qu'ils finiraient par en faire un méchant comme tous les autres garçons de son village.] (*elle se lève.*) Mais il n'arrive pas, il me tarde tant d'être auprès de lui !... il me semble que je suis seule dans cette grande ville ; et puis j'ai vendu , pour venir à Paris, la petite croix que m'avait laissée ma marraine , il ne me reste plus rien, et depuis hier...

Scène 8.

JUSTINE, GRIVET , *endimanché.*

GRIVET, *entrant par la droite.*

En y réfléchissant un peu , je me suis souvenu que le susdit Gervais était mon cousin...au quarante-troisième degré, il est vrai, mais quoiqu'il ne soit qu'un paysan, je crois que la nature m'oblige à lui faire une visite plutot que plutard... quand il y a trois mois qu'on est à Paris, on doit avoir du savoir vivre. Qu'elle est cette jeune normande.

JUSTINE.

Je ne me trompe pas, c'est M. Grivet de Gisors, l'un des garçons qui me faisaient le plus de méchancetés au village.

GRIVET.

En croirai-je mes yeux? Justine Gobert à Paris... la cousine de M. Gervais, et ma cousine par conséquent. (*avec galanterie.*) Il y a donc à Paris une jolie femme de plus!

JUSTINE.

Comme vous me flattez aujourd'hui, M. Grivet; vous n'étiez pas si bon pour moi, au pays.

GRIVET.

Ah! oui... les petits tours que nous vous avons joué là-

bas!... mais il ne faut pas vous formaliser de ça, aimable Justine ; au village nous ne savions pas vivre ; nous étions de vrais manans... tandis qu'à Paris nous sommes civilisés... notre cousin Gervais a donc fait un héritage ?

JUSTINE.

Oui ; son pauvre oncle est mort bien loin.

GRIVET.

Vous appelez cela un pauvre oncle ? un homme qui laisse à son neveu cinq cent mille francs en billets de banque !... dieux que de billets de mélodrame il y a là dedans. (*haut.*) Vous avez bien fait de venir à Paris... charmante Justine... Paris (comme je vous disais tout-à-l'heure.) est le centre de la civilisation européenne... Paris est le séjour de tous les plaisirs... c'est moi qui me charge de vous faire les honneurs de la capitale... demain matin nous irons voir la revue sur une des bornes du Carrousel; je vous ferai entrer, et le soir nous irons au mélodrame...

JUSTINE.

Pourvu que Gervais vienne avec nous.

GRIVET.

Cela va sans dire !... car pour le moment il me serait bien difficile de me passer de lui... Mais ou donc est-il, ce cher héritier?

JUSTINE.

Il n'est pas encore arrivé, je l'attends...

GRIVET.

Vous l'attendez... comme ça dans la rue, la prétendue d'un demi millionnaire !... ah ! je ne le souffrirai pas... Ma cousine, donnez-moi ce paquet, et entrons dans le café du coin, vous devez avoir besoin de vous rafraichir... (*à part.*) J'ai justement encore là une pièce de trente sous, c'est de l'argent bien placé.

JUSTINE.

Eh bien ! tenez, M. Grivet, ce n'est pas de refus... car...

GRIVET.

Oh ! je sais ce que c'est... avec ma passion de la loterie, cela m'arrive plus d'une fois... c'est égal... je crois que je tiens mon terne sec.

Scène 9.

LES MÊMES, GERMONT.

GERMONT, *revenant en colère.*

Corbleu!... m'exposer à un pareil affront!... Il faut qu'à l'instant même il sorte de chez moi.

GRIVET, *bas à Justine.*

C'est le patron de M. Robert de Gisors... en a-t-il aussi de l'argent celui-là !...

JUSTINE.

Comme il a l'air fâché, ce Monsieur?

GRIVET.

A Paris, ma belle enfant, les gens riches ont toujours cet air-là.

JUSTINE.

Oh ! je suis bien sûre que Gervais ne sera pas comme eux... *(Ils entrent dans le Café.)*

Scène 10.

GERMONT, *seul.*

Qui jamais m'eût dit cela!... un jeune homme en apparence si rangé... mais je voudrais en vain douter de sa mauvaise conduite... Arrivé chez M. le comte d'Hermilly, tandis qu'il s'apprêtait à me dicter son testament, j'ouvre le portefeuille de M. Robert, et j'y trouve... Le voici!... point de faiblesse!...

Scène 11.

GERMONT, ROBERT.

ROBERT.

Vos ordres sont exécutés, Monsieur ; j'ai conduit le jeune Gervais à l'hôtel que vous lui avez choisi... il a voulu quitter ses habits de voyage avant de se rendre chez vous. *(à part.)* C'est un jeune homme charmant, [redacted] !... je suis presque déjà son intime !... il m'a touché dans la main.

GERMONT.

M. Robert... ce portefeuille est bien le vôtre... c'est bien celui dont vous vous servez habituellement ?

ROBERT.

Oui, Monsieur. *(A part)* pourquoi me fait-il cette question ?

GERMONT, *prenant dans le portefeuille une poignée de cartes de martingale.*

Pourriez-vous me dire alors, ce que signifient ces cartes de rouge et noire ?...

ROBERT, *à part.*

Mes martingales !... oh ! quelle école.

GERMONT.

Vous vous taisez, Monsieur ?

ROBERT.

Moi ; Monsieur ; je puis vous protester.

GERMONT.

M. Robert, épargnez-vous la peine de chercher un mensonge.. j'ai l'expérience des hommes et des temps ; je sais que la jeunesse de nos jours est possédée du désir de devancer l'époque où la fortune sourit enfin à l'homme, et devient la récompence de son travail... jusqu'à présent j'avais mis sur le compte de votre zèle, les longues absences que vous faites journellement de mon étude... ces cartes infâmes m'éclairent tout-à-coup... et les chances diverses que j'y vois si scrupuleusement marquées, m'annoncent assez que le jeu est pour vous une occupation sérieuse et réfléchie... Vous ne pouvez plus rester chez moi!..

ROBERT, *à part.*

Ciel! (*haut.*) Monsieur...

GERMONT.

Vous allez me faire vérifier votre livre? vous vous troublez M. Robert... eh! bien... non... je ne veux pas descendre plus avant dans le secret de vos erreurs... j'en accepte toute les suites jusqu'à ce jour ; mais ne rentrez plus chez moi!... je ferai porter vos effets à l'adresse que vous m'enverrez... et si vous faites jamais un retour sur vous-même... si vous êtes un jour réellement guéri, revenez, revenez me voir... Mais un joueur! M. Robert, un joueur! point de pitié pour lui! (*Il rentre.*)

Scène 12.

ROBERT, *seul après un moment de silence.*

Maladroit!... aller oublier que j'avais mis hier ces martingales dans mon portefeuille de course... l'arrivée de ce jeune paysan me fait perdre la tête aussi. (*se promenant dans une agitation extrême.*) Et me chasser ainsi, au moment... Je suis un peu arriéré sur mon livre... mais enfin je puis bien répondre de cinq ou six cents francs! j'ai des espérances dans les départemens... quand on est un peu bien né, on n'est pas sans avoir une vieille tante... riche, ou à peu près!... ah! M. Germont, vous me défendez même l'entrée de votre maison!... parbleu, vous aurez bientôt de mes nouvelles!

Scène 13.

ROBERT, GERVAIS *en paysan*, UN GARÇON DE L'HOTEL.

LE GARÇON.

Tenez, Monsieur; voilà la maison de M. Germont, au premier, au fond de la cour.

GERVAIS.

Grand merci, mon ami; voici pour votre peine.

LE GARÇON.

Bien obligé, Monsieur. (*en sortant.*) Il est généreux, le paysan. (*Il sort.*)

GERVAIS, *voyant Robert.*

Ah! c'est vous Monsieur...

ROBERT, *à part.*

Allons Robert, du courage !... voici la fortune.

GERVAIS.

Vous n'avez pas l'air aussi content que tout-à-l'heure!

ROBERT.

C'est vrai!... mais que voulez-vous ; chacun à ses momens de peine, M. Gervais ; et vous-même, bientôt, malgré votre richesse...

GERVAIS.

Oh ! moi, vous me verrez toujours le même!... l'argent ne m'a pas changé.

ROBERT.

C'est que vous ne l'avez pas encore touché!

GERVAIS.

Je ne suis qu'un paysan sans éducation... sans belles manières; mais j'ai là quelque chose qui me dit: Gervais, si tu veux être heureux, ne change jamais; et je ne changerai pas... mais à propos... où est donc ma cousine Justine?

ROBERT.

Ah! c'est vrai, je n'y pensais plus... elle était-là tout-à-l'heure ! peut-être est-elle entrée chez le notaire.

GERVAIS.

Je vais y entrer aussi.

ROBERT.

Un moment, M. Gervais ; vous êtes donc bien pressé d'entendre des sermons?

GERVAIS, *gaîment.*

Ah ! est-ce que M. le notaire est un peu grondeur... tant pis pour lui... moi je n'aime pas qu'on me fasse la morale, d'abord... je vais bien tout seul.., tant qu'on me laisse aller... mais, quand on veut me faire des remontrances, je m'arrête tout court, je ne sais plus de quel côté tourner, et presque toujours je prends le mauvais chemin.

ROBERT.

Oh ! comme je me reconnais là ! Savez-vous, M. Gervais, que nous avons, à peu près le même caractère ?

GERVAIS.

Avec ça que nous sommes presque pays: votre père était

notaire à Gisors, et moi je suis de la ferme de Marville, à deux petites lieues... Que je suis donc content de vous avoir recontré! c'est un ami tout trouvé... si toutefois vous ne rougissez pas d'avoir pour ami un paysan.

ROBERT.

Vous vous moquez, je crois, mon cher M. Gervais. Je ne suis fâché que d'une chose, moi... c'est que vous ayez vingt-cinq mille francs de rente! Ils sont si méchans dans ce Paris, qu'ils diront peut-être que je n'ai de l'amitié que pour votre fortune.

GERVAIS.

Vous croyez qu'ils diront cela?

ROBERT.

Ils en sont bien capables; je les connais. Mais si vous me croyez sincère, vous, je me moque de tous les méchans propos, je me sacrifie à vos intérêts. Vous avez besoin d'un guide à Paris; je vous en servirai... Justement, je suis en disponibilité; depuis que je vous ai quitté, j'ai donné ma démission.

GERVAIS.

Qu'est-ce donc que cela?

ROBERT.

C'est-à-dire que je ne suis plus en place. Le caractère de M. Germont et le mien ne sympathisent pas, et alors je l'ai remercié.

GERVAIS.

M. Germont me paraît pourtant un brave homme... d'après ses lettres.

ROBERT.

Oh! c'est un homme parfait... c'est la probité même.

GERVAIS.

Vous me conseillez donc de lui laisser mes fonds?

ROBERT.

Il ne peuvent être mieux que dans ses mains... à moins qu'ils ne soient dans les vôtres.

GERVAIS.

Dans les miennes?... tant d'argent! qu'est-ce que j'en ferais?

ROBERT.

Sûrement! c'est embarrassant... du moins ça vous paraît comme cela, parce que vous ignorez qu'à Paris il y a une foule de moyens ingénieux de faire travailler soi même... ses capitaux... Mais on vous expliquera cela plus tard; l'es-

sentiel maintenant est d'entrer en possession de vos rentes, et de vous former un peu aux usages du grand monde.

GERVAIS.

Moi, M. Robert?.. jamais je ne pourrai...

ROBERT.

Il le faudra bien cependant. Que diable voudriez-vous faire de vingt-cinq mille francs par an, avec cette tournure-là?

GERVAIS.

Je comptais acheter la belle ferme de Marville qui vaut trois cent mille francs, et la faire valoir pour mon propre compte.

ROBERT.

Ce projet, permettez-moi de vous le dire, n'a pas la moindre apparence de raison... Votre excellent père, qui était laboureur, travaillait pour vous enrichir; c'est-à-dire, pour vous dispenser de travailler un jour; et, à présent que vous êtes riche, vous voudriez travailler plus que jamais!.. Il faut de la raison en tout, M. Gervais : la vie est courte... dès qu'on a de l'argent, il faut se hâter de se procurer toutes les jouissances honnêtes auxquelles on a droit de prétendre. Vous êtes joli homme... vous avez de l'esprit...

GERVAIS.

Moi, de l'esprit!

ROBERT.

Ah je ne suis pas flateur... vous en avez... bien peu encore, d'accord; mais ça viendra... Touchez-moi seulement votre premier quartier de rente, puis le second, puis le troisième; et, de quartier en quartier, vous serez étonné comme l'esprit vient... A Paris c'est toujours comme cela...

GERVAIS.

Il y a trop de bruit dans votre Paris, et puis j'ai une peur de toutes ces voitures...

ROBERT.

Le moyen de ne plus en avoir peur, c'est de se mettre dedans. Avec vos vingt-cinq mille francs de rente... nous pouvons avoir un joli coupé fort commode, où nous courrons ensemble tous les plaisirs.

GERVAIS.

Tous les deux... comme deux amis... deux pays.

ROBERT.

Et puis quand nous aurons fait quelque brillant mariage,

nous nous donnerons la berline : Monsieur et Madame au fond... et l'amitié sur le devant, sans cérémonie.

GERVAIS.

Ce sera amusant, tout de même... Mais vous parlez d'un brillant mariage, et Justine ?

ROBERT.

Ah! Justine... c'est vrai... Est-ce que vous songez encore à elle ?

GERVAIS.

Comment, si j'y songe! mais j'aime Justine plus que ma vie... Elle est si douce, si bonne, et come elle est jolie !.. vous l'avez vue.

ROBERT.

Oui, oui, elle n'est pas mal; mais en épousant Justine nous n'aurons jamais que vingt-cinq mille francs de rente, tandis qu'avec un mariage assorti nous pourrions en avoir cinquante.

GERVAIS.

Il est sûr que ce cerait encore plus agréable... Mais pour tout l'or du monde je ne me séparerais pas de ma petite cousine... Mon pauvre père en mourant m'a tant recommandé de l'épouser! et que deviendrait-elle sans moi ?

ROBERT.

C'est juste ; mais est-ce que vous ne pourriez pas l'établir, la marier ? A paris ça se fait presque toujours comme cela.

GERVAIS, *s'emportant.*

Donner Justine à un autre !.. M. Robert, vous n'êtes donc pas mon ami ?

ROBERT.

Ce que j'en dis, moi, ce n'est pas pour elle ; c'est pour vous. Après tout, mademoiselle Justine sera une femme tout aussi bonne que les autres... Mais peut-être serait-il prudent de ne pas vous presser ; car enfin, ici comme ailleurs, l'amour passe, le mariage reste.

GERVAIS.

Morgué! je suis sûr que je ne serai jamais fâché que Justine soit ma femme, et mon amour ne passera jamais... Quitter ma petite Justine pour une grande dame!... cette idée me fait un mal! Tenez, au pays, les garçons venaient l'inviter à danser; c'est tout naturel... eh bien! nous étions brouillés tout les dimanches.

ROBERT.

Oh! alors n'en parlons plus. Entrez chez le notaire,

écoutez paisiblement ses remontrances; et pour vous en épagner de nouvelles, gardez vous bien de lui parler de notre conversation. J'irai tantôt vous prendre à votre hôtel pour vous mener promener dans Paris.

GERVAIS.

C'est dit, je vous attends; mais quelle est cette belle dame qui sort de chez M. le notaire?

ROBERT, *avec suffisance.*

C'est une dame de mes amies.

GERVAIS.

Oh! Oh! si elles sont toutes jolies comme celle-là... elle a pourtant l'air de bouder,

Scène 14.

LES MÊMES, MAD. DE ST.-ANGE.

MAD. DE ST.-ANGE.

Non en vérité, je ne conçois pas cet éntêtement; vouloir me refuser les fonds dont j'ai besoin, sous prétexte que je vais faire une folie; après tout, cela ne regarde que moi.

ROBERT, *bas à Gervais.*

Elle est fâchée contre le notaire, qui ne veut pas lui donner de l'argent quand elle en a besoin; il est comme-çà le patron.

GERVAIS, *en riant.*

C'est que cela ne marrangerait pas du tout.

ROBERT, *de même.*

Mais... ni moi non plus!

MAD. DE ST.-ANGE.

Vous voilà, M. Robert; je suis furieuse contre Germont; croiriez-vous qu'il voudrait absolu ment m'empêcher de disposer de mes capitaux?

ROBERT.

Cela n'a pas de nom.

MAD. DE ST.-ANGE.

En vérité, si je ne connaissais pas sa probité, cette obstination inconcevable me ferait naître les plus singuliers soupçons; il me refuse même une avance de trois mille francs, dont j'ai besoin pour la fête que je donne jeudi prochain... c'est une véritable tyrannie; il me faut cet argent absolument; toutes mes invitations sont faites... cette année le nombre de mes amis et incalculable... et si ma soirée n'avait pas lieu, comme de coutume, je serais perdue de réputation... je n'oserais plus me montrer nulle part.

GERVAIS, *bas.*

Si je lui prêtais de l'argent ?

ROBERT, *bas.*

Elle n'accepterait pas. (*haut.*) Ne craignez rien, belle dame, vous aurez les fonds qui vous sont nécessaires ; avec votre signature vous obtiendrez tous les fonds de la banque de France; mais je vous l'ai dit, vous auriez besoin d'un mari pour diriger votre fortune ; si vous ne prenez bientôt ce parti, le vieux notaire aura raison... avant deux ans vous êtes une femme ruinée... Je passerai chez vous pour prendre votre autorisation, et dix minutes après, vous aurez vos fonds.; je connais un riche capitaliste, à qui je fais placer de l'argent à neuf, et même à dix... il ne me refusera pas cette bagatelle ; en attendant... je vous présente M. Auguste Gervais, le jeune héritier en question.

Mad. DE ST.-ANGE.

Ah! c'est monsieur que la fortune a si bien traité!

GERVAIS.

Oui, Madame... la fortune et mon pauvre oncle...

Mad. DE ST.-ANGE.

Vous voilà dans une ville bien dangereuse, M. Gervais... suivez exactement les conseils que vous donnera cet excellent. M. Germont, et surtout choisissez bien vos amis.

ROBERT, *à part.*

Je vous demande un peu de quoi elle se mêle ?

GERVAIS.

Mon premier ami, Madame... c'est M. Robert..

Mad. DE ST.-ANGE.

M. Robert. (*en souriant.*) A la bonne heure ; mais si vous voulez m'en croire, vous ferez tout ce qu'il vous dira (je le crois très-bon pour les conseils.) mais vous ne ferez pas tout ce qu'il fait...

ROBERT, *bas à Gervais..*

Je lui fais trouver de l'argent, en attendant.

GERVAIS, *à Robert.*

Dieu! qu'elle est jolie!

Mad. DE ST.-ANGE.

Je vais vous attendre chez moi, M. Robert.

ROBERT.

Je suis à vous dans un quart-d'heure! le temps de monter chez notre homme... Au revoir, mon cher Gervais.

GERVAIS.

Amis à la vie et à la mort ; M. Robert... (*ils se prennent la*

main.) Elle est bien jolie, cette dame ; et si toutes les femmes de Paris ressemblent à celle-ci... vous êtes bien heureux !... mais Justine, Justine !... oh ! je l'aime trop pour la tromper... rien que de penser qu'elle deviendrait la femme d'un autre... c'est que je suis jaloux, voyez-vous... et si jaloux... sans adieu, M. Robert. (*il entre chez le notaire.*)

Scène 15.

ROBERT, *seul.*

Allons, mademoiselle Justine aura tort !... je commence à le croire... c'est que c'est bien essentiel... l'amour pourrait nuire à l'amitié... car cette jeune fille paraît avoir un grand empire sur le cœur de M. Gervais !... Vivat, mon ami Robert ; le jeune héritier ne peut pas se passer de moi... voilà pour l'amitié !... courons obliger la jeune veuve, voilà pour l'amour !... ou plutôt pour le mariage... je vais me trouver seule avec [illegible], et ma foi, je risque la déclaration... c'est un peu hardi !... un second clerc de notaire, et une femme à équipage... mais enfin, à Paris, on a vu des choses plus extraordinaires.

Scène 16.

ROBERT, JUSTINE, GRIVET.

JUSTINE.

Bien obligé, M. Grivet.

GRIVET.

A votre service, ma cousine.

ROBERT.

Que vois-je ! la petite cousine avec M. Grivet... à la bonne heure, voilà une union qui serait assortie... oh ! quelle idée : est-ce qu'on ne pourrait pas tirer parti de cette circonstance, pour empêcher le cher Gervais de faire une folie... oui, ce serait lui rendre un service. (*Il prend ses tablettes et écrit.*)

JUSTINE.

Je ne manquerai pas de dire à mon cousin ce que vous avez fait pour moi... il doit être arrivé maintenant... je vais lui parler de vous, tout d'abord.

GRIVET.

Je vous en prie, parlez-lui de moi, et annoncez-lui ma visite... comme nous sommes restés long-temps ensemble, il faut que je vous quitte.

ROBERT.

Long-temps ensemble !... il est clair qu'ils s'aiment, ces pauvres enfans. Maintenant donnons cette lettre au portier, pour qu'il la remette à M. Gervais quand il descendra et allons nous occuper de madame de Saint-Ange.

(*Il entre dans une maison, en sort presqu'aussitôt, et s'éloigne par la droite.*)

Scène 17.

JUSTINE, GRIVET.

GRIVET.

Enfin mam'zelle Justine, je me recommande à votre bonne amitié; dites-lui bien surtout que je suis son cousin, et que s'il voulait me prêter de l'argent pour acheter le fonds d'un café, ça ferait ma fortune, (*bas.*) indépendamment du terne sec dont je vous ai parlé...

Scène 18.

Les Memes, GERVAIS : *sortant de l'hotel, tout soucieux, il a la lettre de Robert à la main.*

GERVAIS, *à la cantonnade.*

Merci, M. le portier. (*à lui-même.*) Il avait bien raison M. Robert... c'est un rude sermoneur, que M. le notaire, oh ! je n'aime pas tous ces longs discours, moi ; je sais ce que j'ai à faire... et puis je suis mon maître... mais quel est donc ce papier qu'on vient de me donner? qui peut m'écrire! je ne connais personne à Paris. (*il l'ouvre.*) Ah ! c'est déjà de M. Robert!

GRIVET.

Au revoir donc ma belle cousine. (*il lui baise la main.*)

GERVAIS.

Qu'est-ce que je vois là ? justine avec un jeune homme.

JUSTINE, *sautant de joie..*

Eh ! voilà Gervais !... voilà Gervais !

GERVAIS.

Ah ! quoi, Justine, c'est M. Grivet qui vous baise ainsi la main?

GRIVET.

Oui, mon cousin, c'est moi qui...

GERVAIS.

Nous ne sommes pas cousins du tout, M. Grivet.

JUSTINE.

Oh! il a bien changé, va, depuis qu'il a quitté le pays.

GERVAIS.

Changé!... je lui trouve le même air qu'auparavant.

GRIVET.

Comment; M. Gervais, c'est là l'accueil que vous faites à un compatriote, à un parent ?

GERVAIS.

Ne faut-il pas vous remercier des amitiés que vous faites à Justine?

GRIVET.

Est-ce qu'il serait toujours jaloux?

JUSTINE.

Comme te voilà fâché, Gervais! tu me regardes à peine! est-ce que la fortune t'aurait donné du chagrin? c'est l'air de Paris peut-être qui te rend triste comme cela... veux-tu m'en croire, retournons au pays; non pas à Gisors ou ils sont si méchans, mais à Marville ou ils sont tous bons, comme l'était ton père!... tu ne m'écoutes pas?

GERVAIS, *qui a ouvert et lu le billet pendant qu'elle parle.*

Ciel! que vois-je! (*il lit à part.*) « N'oubliez pas que je
» dois aller vous chercher à votre hôtel... je veux avoir le
» plaisir de vous montrer moi-même toutes les merveilles
» de Paris: surtout ne vous pressez pas, mon cher Gervais,
» d'épouser votre jolie cousine... vous ne voudriez pas faire
» son malheur... je crois m'être aperçu qu'elle aime notre
» compatriote Grivet; si vous voulez m'en croire, vous
» ferez une bonne pension à votre cousine, et vous les ma-
» rirez ensemble....» Les marier!... une pension!... après cette lettre... et ce que j'ai vu tout-à-l'heure...

JUSTINE.

Mon bon Gervais, mon cousin, de grâce, parlez-moi.

GERVAIS.

Laissez-moi!... laissez-moi!..

GRIVET, *à part.*

Qu'est-ce qu'il a donc, le paysan? on dirait que la richesse lui a tourné la tête, et qu'il cherche un prétexte pour n'avoir plus de cousine ni de cousin...

GERVAIS, *avec dépit.*

Si je m'en souviens bien!... M. Grivet était toujours avec vous à Gisors?

JUTINE.

Oui, il me cherchait toujours pour me taquiner... pourquoi dites-vous cela?

GERVAIS, *de même.*

Vous vous êtes bien pressée de venir à Paris.

JUSTINE.

Mon cousin, c'est vous qui me l'avez dit.

GERVAIS, *de même.*

Et depuis quand êtes-vous arrivée?

JUSTINE.

Depuis ce matin.

GERVAIS, *de même.*

Et avec qui avez vous passé une partie de la journée?

JUSTINE.

Avec M. Grivet, là dans le café que vous voyez d'ici.

GRIVET.

A telles enseignes, que ma pièce de trente sous y a passé.

JUSTINE.

Quoi... Mon cousin, vous pourriez me soupçonner... M. Grivet, parlez-lui, je vous en prie.

GERVAIS, *s'emportant.*

Non! je ne veux plus rien entendre, ni de vous, ni de lui... sa réputation était faite dans le pays... il était toujours regardé comme un séducteur, un mauvais sujet, un homme dangereux enfin... mais vous, justine, vous qui me paraissiez aussi vertueuse que jolie, vous que j'ai si long-temps défendue là bas contre tous ceux qui vous accusaient d'être volage! coquette! intéressée!

JUSTINE.

Ah! mon dieu, Gervais, est-ce que vous croiriez que je suis tout cela?

GERVAIS.

Oui, je le crois!.. et cet écrit m'en apprend assez sur votre compte. Ah! Justine... Justine... jamais je n'aurais cru... (*avec un grand dépit.*) Eh! bien, puisque vous aimez M. Grivet, puisque vous ne pouvez plus le quitter, épousez-le, j'y consens... j'en mourrai de chagrin, peut-être; mais après votre trahison, je ne veux plus vous revoir. (*il sort.*)

Scène 19.

JUSTINE, GRIVET.

GRIVET.

Ah .ça est-ce qu'il perd la têt?

JUSTINE, *le suivant.*

Gervais.., mon bon ami Gervais... il me fuit, il ne mentend plus... ah! M. Grivet, vous qui êtes la cause de cela, ne m'abandonnez pas... conduisez moi près de lui.

GRIVET.

Moi, Mademoiselle, me compromettre encore avec ce paysan qui fait le fier, parce qu'il a fait un héritage... oh! dieu!... si mon terne sec pouvait sortir... comme je prendrais ma revanche!... comme je le traiterais... le fils d'un laboureur... un rustre...

JUSTINE.

Oh! n'en dites pas de mal devant moi, je vous en prie... on l'a trompé, j'en suis sûre : et dès qu'il voudra m'entendre... mais voilà la nuit... ne me laissez pas seule, sans asile, sans ressource..,

GRIVET.

Ma belle demoiselle... je ne puis plus rien pour vous.

JUSTINE.

J'étais votre cousine tout-à-l'heure.

GRIVET.

C'est qu'alors vous étiez la cousine de M. Gervais... maintenant que vous n'êtes plus que la filleule de madame Gobert, comme j'ai des affaires plus pressées... qu'il se fait tard, et que nous allons avoir de l'orage... je suis bien votre serviteur. *(Il sort.)*

Scène 20.

JUSTINE, *seule.*

O mon dieu !... à qui m'adresser ! de quel côté tourner mes pas ! que vais-je devenir !... si j'avais encore ma mère !

(Elle est assise sur le banc, et pleure ; un léger orage se mêle à la nuit ; on voit M. Germont sortir de sa maison.

FIN DE LA PREMIÈRE JOURNÉE.

Premier Entr'acte.

Sept années vont s'écouler de la première à la seconde journée ; et non-seulement les costumes des acteurs doivent être entièrement changés, mais leur physionomie a dû prendre un caractère particulier.

Les cheveux de Germont, qui n'étaient que gris en 1812, seront tout-à-fait blancs en 1819, et donneront à ce personnage quelque chose de vénérable et d'imposant.

Justine, élevée dans un des premiers pensionnats de Paris, aura pris des manières conformes à la société de madame Roberville, en conservant néanmoins sa première innocence et sa première candeur.

Gervais va devenir un élégant en qui rien ne rappellera le village.

Grivet, vieilli de sept annés, aura d'épais favoris et l'assurance d'un mauvais sujet d'antichambres.

Robert et sa femme ne présenteront aucun changement notable, quant au physique.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Chevalier de St.-GERVAIS, (27 ans.).	M. Paul.
GERMONT, notaire (62 ans). . .	M. Ffrville.
ROBERVILLE, faiseur d'affaires, (32 ans.).	M. Numa.
GRIVET, chasseur (26 ans.) . .	M. Legrand.
Mad. ROBERVILLE, ci-devant Mad. DE St.-ANGE, (33 ans). .	Mad. Théodore
JUSTINE, (22 ans).	Mlle Léontine.
Convives.	
Danseurs.	
Joueurs.	
Valets.	
Huissiers.	

La Scène se passe à Paris, en 1819.

Deuxième journée.

LE LENDEMAIN D'UN BAL.

VAUDEVILLE.

Le Théâtre représente un tèrs-riche salon de la Chaussée d'Antin. Trois portes souvrent dans le fond sur une salle de bal: deux portes latérales conduisent, une à une salle à manger, l'autre à une chambre à coucher. Au lever du rideau, on danse dans le fond; mais les bougies annoncent la fin du bal.

Scène Première.

(*Danseurs dans le fond, joueurs a gauche et convives à droite: on ne les voit pas.*)

CHOEUR, *à droite.*

AIR *de la Walse de Robain des Bois.*

Faisons sauter les bonchon du champagne,
Et j'usqu'au jour prolongeons le festin.
Vive un repas que de loin accompagne
Le son piquant du joyeux tambourin!

Scène 2.

ST.-GERVAIS, *tenant un verre de Champagne à la main; il le donne à un domestique après avoir bu.*

C'est bien assez du plaisir de la table,
Il faut, amis, goûter de tout un peu;
Votre champagne est vraiment délectable,
Mais laissez-moi le quitter pour le jeu.

(*S'approchant de la porte de gauche.*)

Cent francs au premier point! (*Il entre.*)

UNE VOIX.

Je les tiens.

CHOEUR DE DROITE.

Faisons sauter le bouchon du Champagne, etc.

ST.-GERVAIS, *sortant de la salle où l'on joue.*

(*Avec folie.*)

Vive le jeu! mais vraiment la fortune
M'a cette nuit cruellement traité!
Pour mieux bannir une idée importune,
Courons au bal auprès de la beauté.

(*Il entre au bal, et pendant le Chœur suivant on le voit walser avec une dame très-richement vêtue. Sept heures sonnent à une pendule.*)

Répertoire Dramatique.

CHOEUR.

Faisons sauter le bouchon du champagne,
Et jusqu'au jour prolongeons le festin.
Vive un repas que de loin accompagne
Le son piquant du joyeux tambourin!

(*Les portes du fond ont été fermées vers la fin du chœur; les instrumens qu'on entendait dans le lointain cessent insensiblement. Les convives et les joueurs sortent de droite et de gauche pendant la fin de l'air : on se salue et l'on se disperse; enfin le mouvement et le bruit ayant cessé, Roberville et sa femme viennent en scène, et s'asseyent.*)

ROBERVILLE, *soucieux.*

Notre petite fête a été charmante.

Mad. ROBERVILLE, *avec un soupir.*

Oui mais combien nous a-t-elle couté?..

ROBERVILLE, *avec humeur.*

Combien nous a-t-elle couté?.. vous n'avez maintenant que cela à dire. Eh morbleu, Madame, songez à vous divertir, et laissez-moi le soin de payer; cela ne regarde que moi.

Mad. ROBERVILLE, *avec grâce et douceur.*

Je crois mon ami, que cela me regarde pour le moins autant que vous.

ROBERVILLE.

Parce que vous m'avez confié votre fortune, n'est-ce pas? voilà le grand mot!... Elle était belle, votre fortune, quand vous vous êtes décidée à m'épouser! huit mille francs de rente, tout au plus; car le vieux notaire, malgré ses beaux discours, finissait toujours par céder à vos caprices.

Mad. ROBERVILLE.

Ah! que n'ai-je suivi ses conseils!

ROBERVILLE.

Dites-vous cela parce qu'il vous conseillait de ne pas m'épouser?

Mad. ROBERVILLE.

Vous ne le croyez pas, Roberville.

ROBERVILLE.

Que sais-je!... Depuis quelque temps vous êtes d'une bizarrerie... d'une froideur envers moi!... Autrefois vous étiez d'une insouciance inconcevable; maintenant un rien vous allarme, vous décourage... De quoi vous plaignez-vous?

Mad. ROBERVILLE.

Mon ami, c'est que l'âge est arrivé, et avec lui le regret du temps passé... la crainte de l'avenir!

ROBERVILLE.

Eh ! Madame, jouissons du présent et laissons-là les chimères. En cinq années de mariage j'ai doublé vos revenus... Votre maison est l'une des plus brillantes de la Chaussée d'Antin ; vos fêtes feraient envie au plus riche banquier de Paris.

Mad. ROBERVILLE.

J'en conviens.

ROBERVILLE.

Quand vous sortez, votre équipage attire tous les regards.

Mad. ROBERVILLE, *en souriant.*

Je m'en suis aperçue.

ROBERVILLE.

Vous éclipsez toutes les femmes.

Mad. ROBERVILLE, *avec abanden.*

N'est-ce pas ?

ROBERVILLE.

Partout on vous cite, on vous désire... Que pouvez-vous demander de plus ?

Mad. ROBERVILLE.

Mon ami, pardonnez-moi un moment d'humeur... Mais la fatigue... la contrariété... et puis... une aventure de bal assez extraordinaire.

ROBERVILLE, *troublé.*

Une aventure !

Mad. ROBERVILLE.

J'avais résolu de ne vous en point parler, mais je ne dois rien vous cacher... Vers les trois heures du matin, je m'étais assise dans l'embrasure d'une croisée afin de respirer un peu, lorsqu'une personne, en domino, a saisi le moment où j'étais seule pour venir s'asseoir à mon côté ; et, sans autre préambule, m'a tenu ce singulier langage... Mais qu'il ne vous afflige pas, mon ami, mes craintes sont dissipées à présent ; c'est une horrible calomnie... je n'y crois pas... je n'y ai pas cru un seul instant.

ROBERVILLE, *alarmé.*

Hortense... qu'a-t-on pu vous dire ?

Mad. ROBERVILLE.

Que vous aviez perdu dans de fausses spéculations, non seulement les fonds que je vous avais remis par notre contrat de mariage, mais encore les capitaux que le chevalier de St.-Gervais vous avait imprudemment confiés. Hâtez-vous, m'a dit l'inconnu, de sauver encore quelques débris de votre fortune... demain peut-être il ne sera plus temps.

ROBERVILLE.

Et vous ne m'avez point appelé pour confondre une pareille imposture!

Mad. ROBERVILLE.

J'étais restée immobile d'effroi, et la personne s'est éloignée en vous voyant entrer dans le salon... Je vous l'avouerai, mon cher Roberville, en rapprochant ce discours alarmant de la tristesse où je vous vois plongé depuis plusieurs jours, j'ai fait de sérieuses réflexions; et, sans prendre au pied de la lettre les insinuations cruelles de cet inconnu, je me suis dit: Si le désir d'augmenter ma fortune et mes plaisirs engageaient Roberville dans des entreprise téméraires, s'il me cachait... Vous vous troublez, mon ami!

ROBERVILLE.

Qui? moi!... en vérité, Madame...

Mad. ROBERVILLE.

Mon cher Roberville, j'ai toujours cru à votre amour, à votre honneur; et, malgré les conseils de Germont, je n'ai point hésité à devenir votre femme... Cependant si vous vous étiez trompé sur mon caractère... J'aime les plaisirs, mon ami, et renoncer au monde serait un grand sacrifice; mais je le ferais ce sacrifice, je le ferais pour assurer votre repos... votre bonheur.. Parlez-moi donc sans crainte, ouvrez-moi votre cœur; (*avec effusion.*) dites, où en sommes-nous de notre fortune.

ROBERVILLE.

Fort bien! Madame... tout-à-l'heure vous traitiez les discours de cet inconnu de calomnie; et maintenant...

Mad. ROBERVILLE.

Je ne vous parle point de la fortune de M. St.-Gervais... celle-là, je suis bien sûre que vous n'y avez point touché; j'en répondrais sur ma vie.

ROBERVILLE.

J'aime à voir que vous me rendez justice! rassurez-vous donc entièrement... Vous concevez bien que je n'ai pas fait rapporter à vos capitaux dix, quinze et même vingt pour cent en ne hazardant rien. Quand on fait les affaires en grand, il ne faut pas être timide. Mais jusqu'à ce jour tout m'a réussi.... et, si vous l'exigez, j'offre de mettre sous vos yeux l'état actuel de nos affaires... voulez-vous le voir!

Mad. ROBERVILLE.

Non, non, mon ami; je m'en rapporte à vous, et voilà toute ma gaîté revenue... Oui, vous avez raison, notre fête était charmante; on en parlera aujourd'hui dans tout Paris. J'irai cet après-midi faire des visites pour recevoir des complimens. Mais n'allez-vous pas vous reposer?

ROBERVILLE.

Non... il faut que je me rende au bois.

Mad. ROBERVILLE.

Grand dieu !... est-ce que la querelle de M. St.-Gervais aurait des suites?

ROBERVILLE.

Je tâcherai d'arranger cela à l'amiable... Saint-Gervais est d'une pétulance, aussi !... le moindre mot le choque... il s'imagine à chaque instant que tout le monde veut lui rappeler qu'il est le fils d'un paysan... il n'y paraît pas, cependant, vous en conviendrez, et personne ne devinerait que c'est là le jeune villageois que nous avons vu arriver, il y a sept ans, à Paris, si simple, si naïf !... oh! c'est un élève qui me fait honneur.

Mad. ROBERVILLE, *avec grâce.*

N'allez-vous pas tirer vanité de toutes les folies que vous lui avez fait faire.

ROBERVILLE.

Je ne lui ai donné que d'excellens conseils.

Mad. ROBERVILLE.

Mais quels exemples ! avant notre mariage !

ROBERVILLE.

Bon, il faut que jeunesse se passe! mais convenez que depuis que je suis votre mari... vous êtes peut-être la seule femme qui puisse se vanter de n'avoir pas de rivales. je suis dans l'âge où un homme peut plaire encore, et je mets mon bonheur à ne plaire qu'à vous. je n'aime que deux choses dans le monde... (*avec gaîté.*) ma femme, et (*souriant.*) l'argent.

Mad. ROBERVILLE, *avec grace.*

Merci de l'association.

ROBERVILLE.

AIR : *De Julie.*

Tous deux vous régnez sur mon ame
Et je verrai, dans vos fers arrêté,
De la fortune, ou de ma femme,
Qui montrera plus de fidélité.

Mad. ROBERVILLE.

A plus d'une chance cruelle,
Lorsque vous allez vous offrir,
La fortune peut vous trahir,
Votre femme sera fidèle.

ROBERVILLE.

Ah ! je sais bien vous apprécier... mais voici l'heure ; mon tilbury m'attend... Saint-Gervais m'aura dévancé au rendez-vous.

Mad. ROBERVILLE.

Pourquoi ne vous a-t-il point attendu?

ROBERVILLE.

Il a voulu reconduire jusques chez elle la comtesse, qui doit ce soir même le présenter à son parent le ministre... Ce mariage serait fort avantageux pour le chevalier.

Mad. ROBERVILLE, *riant.*

Le chevalier?

ROBERVILLE, *de même.*

Chevalier de ma façon! je le sais; mais il faut ça par le temps qui court... c'est comme moi, je ne pouvais pas décemment vous offrir le non de madame Robert, j'en ai fait Roberville... cela fait mieux pour l'oreille... quand au chevalier, s'il épouse la comtesse... il pourra quelque jour... faire légitimer son titre.

Mad. ROBERVILLE.

Et s'il se fait tuer dans ce duel?

ROBERVILLE.

Soyez donc tranquille, est-ce que je ne serai pas là! ne m'attendez pas pour déjeûner.

(*Il sort; madame Roberville tire une sonnette.*)

Scène 5.

MAD. ROBERVILLE, JUSTINE, *sortant de la chambre à droite.*

JUSTINE, *entrant.*

Madame appelle?

Mad. ROBERVILLE.

C'est vous, Justine, vous êtes déjà levée?

JUSTINE.

J'ai pensé que vous auriez peut-être besoin de mes services?

Mad. ROBERVILLE.

Sophie n'est-elle pas là? (*avec amitié.*) Justine, ce n'est pas bien... depuis trois jours que vous êtes sortie de la pension où M. Germont et moi vous avons fait élever, vous m'avez forcée de vous répéter plus de vingt fois, que vous n'étiez pas ici pour me servir... mais pour m'aimer... Je ne veux voir en vous qu'une compagne...

JUSTINE.

Puis-je oublier ce que vous avez fait pour la pauvre Justine!... je me rappelle encore ce jour où ce bon M. Germont qui m'avait trouvée, seule, là nuit, pleurant dans une rue... me conduisit auprès de vous... en vous voyant, Madame, je sentis que j'allais vous aimer... quand j'entendis votre voix si

douce... je sentis que je vous aimais déjà ! ils m'ont tous abandonnée... me dis-je alors... eh! bien, je n'aimerai plus qu'elle ; et puisqu'elle veut bien accueillir ma misère... je lui consacrerai mes jours... et vous voulez que je renonce au bonheur de vous servir!... non, Madame, non, vous ne m'enleverez pas le seul moyen que le ciel m'ait donné, de vous prouver ma reconnaissance.

Mad. ROBERVILLE.

Mais Justine !

JUSTINE.

Toute ma vie ne peut payer ce que vous avez fait pour moi... si vous ne m'aviez point recueillie, que serai-je devenue dans Paris, seule, sans ressource, sans esépérance. Ah! je vous dois la vie, Madame!... et bien plus encore... je vous dois l'honneur... et l'estime du respectable M. Germont.

Mad. ROBERVILLE.

Vous avez l'estime de tous ceux qui vous connaissent..... Justine! et votre honorable conduite... Que je plains Saint-Gervais de vous avoir méconnue!...

JUSTINE.

Je ne l'accuse pas... il était si riche, et moi...

Mad. ROBERVILLE.

Raison de plus pour tenir ses premiers sermens..... vous m'avez avoué trop tard les sentimens que vous aviez pour lui... quand je les ai connus, Saint-Gervais avait goûté les plaisirs ennivrans des grandes villes, il n'était plus possible de le faire revenir sur ses pas... voilà Paris, ma chère enfant!

Air : *Colette à l'âge de quinze ans.*

Au milieu des brillans plaisirs
Qui dévorent notre existence,
Comment ramener ses désirs
Vers le séjour de son enfance.
D'un faux éclat l'on est épris,
Et bientôt, changeant d'esclavage,
On cesse d'aimer à Paris,
Ce que l'on aimait au village.

JUSTINE.

Même air.

Je crois, Madame, à vos discours,
Ici l'on ne peut se défendre
D'oublier ses premiers amours...
Pour moi je n'y puis rien comprendre!
Depuis mon départ... du pays,
Voilà six ans et davantage?
(*Avec âme.*) Pourtant j'aime encore à Paris,
Tout ce que j'aimais au village.

Mad. ROBERVILLE.

Pauvre justine !... mais pourquoi, depuis trois jours, depuis votre retour dans la maison, fuir Saint-Gervais avec tant de soins ? pourquoi rester toujours solitaire dans votre chambre ?... il se pourrait aujourd'hui, qu'en vous voyant, Saint-Gervais, plus raisonnable...

JUSTINE.

Oh ! non... cette nuit, de la galerie qui donne dans la salle du bal... cachée derrière les rideaux... je l'ai vu... il ne l'a presque pas quittée.

Mad. ROBERVILLE.

Qui ?

JUSTINE.

Cette dame qui est si jolie... madame la comtesse d'Herfort !...

Mad. ROBERVILLE.

Ainsi, Justine, vous avez veillé ?

JUSTINE.

Toute la nuit.

Mad. ROBERVILLE.

Enfant !... je le vois à vos yeux..- vous avez pleuré ?

JUSTINE,

Un peu, (*avec abandon.*) mais de temps en temps... cela soulage...

Mad. ROBERVILLE, *avec effusion en l'embrassant.*

Ah ! Justine, tu méritais un meilleur sort.

JUSTINE.

Mon sort, je ne m'en plains pas ! je serai si heureuse de rester auprès de vous; tenez... le nuage est passé, voilà ma gaîté revenue ! êtes-vous bien contente de votre bal ?... la fête était belle, mais vous êtes-vous amusée ?

Mad. ROBERVILLE.

Oui, comme on s'amuse au bal... à mon âge surtout...

JUSTINE.

Vous parlez toujours de votre âge, Madame ; mais il me semble...

Mad. ROBERVILLE.

Trente-trois ans... ma pauvre Justine ! (*avec gaîté.*) cela fait frémir !... Mais qui donc vient là ?

JUSTINE.

C'est ce bon M. Germont.

Mad. ROBERVILLE.

Si matin !... que lui est-il donc arrivé ?

Scène 4.

LES MÊMES, GERMONT.

Mad. ROBERVILLE.

C'est vous, mon respectable ami ?

GERMONT, *après les avoir saluées avec cordialité.*

Comment, déjà levée ?... je croyais... j'espérais ne trouver que Justine ; c'est à notre fille adoptive que je venais parler.

JUSTINE.

A moi ?

Mad. ROBERVILLE.

Eh ! bien, je vous laisse ensemble !... je ne suis pas fâchée d'aller me reposer un peu.

GERMONT.

Pardon, mais puisque vous voilà... ce n'est plus à Justine que je parlerai, mais à vous, qui lui servez de mère depuis sept ans... rassurez-vous, je n'ai que quelques mots à vous dire... Il faut que je fasse les apprêts de mon départ.

Mad. ROBERVILLE ET JUSTINE, *avec surprise.*

Vous partez ?

GERMONT.

Oui, aujourd'hui même.

JUSTINE.

Aujourd'hui ?

Mad. ROBERVILLE.

Et votre étude ?

GERMONT.

Je l'ai cédée à mon premier clerc, que je viens d'établir ; c'est la récompense bien méritée de son zèle, et de sa probité... je donne a mes cliens un autre moi-même... mais après trente-cinq années de travaux, il me faut une récompense aussi, et je me la donne en quittant Paris.

Mad. ROBERVILLE.

Pour toujours ?

GERMONT

Non, j'y reviendrai pour terminer quelques liquidations importantes ; mais dès que je serai libre ; je me fixerai dans les environs de Mézières, ou je suis né ; il y a, par-la, une terre magnifique... ou je voudrais finir mes jours... Paris, ma chère amie, m'a toujours semblé un séjour fort maussade... et maintenant tout ce que j'y vois d'injuste ou de bizarre me révolte plus que jamais.

Mad. ROBERVILLE.

C'est que votre sévère probité vous fait voir la légèreté de la plupart des hommes sous un aspect...

GERMONT.

Eh ! morbleu, je les vois... tels qu'ils sont.

(il regarde autour de lui.)

AIR : *De Turenne.*

Ingrats, médisans, égoïstes...
Brulés de la soif de l'argent...
Dans leurs plaisirs toujours sombres et tristes
Voilà les hommes d'à-présant !

Mad. ROBERVILLE, *à part.*

Que ce portrait est ressemblant !

GERMONT, *baissant la voix.*

Du nœud le plus saint, le plus tendre
Faisant un calcul...

Mad. ROBERVILLE, *avec douleur.*

Mon ami !...
Souvenez-vous que mon mari
N'est pas ici pour se défendre !...

GERMONT.

Pardon, pardon, je reviens toujours, malgré moi, a ce fatal mariage !

Mad. ROBERVILLE.

Mais, mon ami, je suis heureuse...

GERMONT.

Non, vous ne l'êtes pas, vous ne pouvez pas l'être.,. du reste à quoi servirait la plainte maintenant!... Le parti le plus sage, c'est de se résigner... ~~mais morbleu~~... Pardon !.. voici ce qui m'amène... Justine, ceci vous regarde... mais laisez-nous, je n'aurai peut-être pas la force de parler en votre présence.

JUSTINE, *à Madame Roberville.*

Je vais attendre madame dans son appartement. (*à Germont.*) Vous ne m'avez pas encore embrassée aujourd'hui?..

GERMONT.

C'est vrai. (*à part.*) ~~C'est que je n'osais plus avec mes idées!...~~ (*Justine sort.*)

Scène 5.

MAD. ROBERVILLE, GERMONT.

GERMONT.

Je respire un peu !

Mad. ROBERVILLE.

Q'avez-vous, mon ami, vous semblez ému ?

GERMONT.

J'en conviens... c'est que j'ai peur que vous m'interprétiez mal, la démarche que je viens faire !

Mad. ROBERVILLE.

Ne connaissez-vous pas l'estime.. le respect que j'ai pour vous !

GERMONT.

Oui, mais dans le monde où vous vivez... enfin... voici ce que c'est... Je suis riche... trop riche... je n'ai point d'héritier, si ce n'est quelque collatéraux plus riches que moi et dont les vices m'ont fait rougir plus d'une fois de cette parenté... après me mort, cette fortune, fruit de trente cinq années de travail et de probité, ne servirait, sans doute, qu'à rendre leurs faiblesses plus éclatantes; mais il n'en sera point ainsi, je veux faire de Justine mon unique héritière...

Mad. ROBERVILLE.

Quoi, mon ami!...

GERMONT.

Écoutez-moi jusqu'au bout sans m'interrompre... L'édution que nous avons fait donner en commun à Justine, la rendue un modèle de toutes les qualités, de toutes les vertus; et j'ai pris pour elle une affection, qui me fait voir avec un vrai chagrin le moment ou il faudra m'en séparer... je me suis accoutumé à la regarder comme ma fille... et pour concilier le don que je vais lui faire... et le bonheur que j'éprouve à la voir... J'ai résolu de lui donner mon nom.

Mad. ROBERVILLE, *stupéfaite.*

Vous voulez l'épouser?...

GERMONT.

Pourquoi cet étonnement?... Me supposeriez-vous le ridicule d'être amoureux à mon âge! et regarderiez-vous cette action comme une de ces faiblesses qui font passer sur les derniers jour d'un vieillard la honte et le malheur!... non, j'espère que vous me rendrez plus de justice. Il me reste peu de jours à passer sur la terre : je veux donner à cet enfant... un nom. un avenir; (*avec retenue.*) je veux lui sauver le spectacle trop douloureux... de votre ruine prochaine...

Mad. ROBERVILLE.

Mon ami!...

GERMONT.

Je connais les hommes!... j'en connais un sourtout... son avenir est marqué... le votre aussi.. Je vous afflige, Hortense; mais pardonnez à la chaleur de mon amitié ce tableau d'une horrible destinée... Je m'abuse peut-être... l'indignation m'égare... (*lui prenant la main.*) Quoiqu'il puisse arriver, n'oubliez pas que Germont sera toujours votre

ami... mais je frémis en songeant à la destinée de ma fille adoptive... Si le malheur que je prévois arrivait, quand je ne serai plus là... Maintenant portez, je vous prie, mes propositions à Justine... de toute façon elle sera mon héritière... Notre mariage n'est pas une condition que je lui impose ; mais j'espère qu'elle ne me refusera pas le bonheur de l'avoir près de moi... pour me fermer les yeux.

Mad. ROBERVILLE.

Digne ami !... ah ! si tous les hommes avaient vos vertus !.. Je vais parler à Justine.

GERMONT.

Si elle consent à porter mon nom... Nous partirons aujourd'hui même, pour Mezières ou ce mariage se fera sur le champ ; je viendrai tantot en chaise de poste, chercher sa réponse. (*La retenant, avec esprit et noblesse.*) Dites-lui bien surtout qu'elle sera toujours ma fille !...

Mad. ROBERVILLE.

AIR : *Quelle douce et touchante ivresse.*

Justine y souscrira j'espère !

GERMONT, *avec bonté.*

Justine y souscrira j'espère !

Mad. ROBERVILLE.

J'ai vu sa tendresse pour vous !

GERMONT.

Que ce moment me sera doux !

ENSEMBLE.

C'est pour mieux lui servir de père
Que je veux être son époux.

Mad. ROBERVILLE.

C'est pour mieux lui servir de père
Qu'il veut devenir son époux.

(*Elle sort.*)

Scène 6.

GERMONT, *seul.*

Maintenant sortons de cette maison ; le luxe que j'y vois briller de toute part... et ce que je sais des affaires de Roberville, révoltent à la fois mes yeux et ma raison ; le malheureux ! avec quel art il a su entrainer dans l'abime, cette femme si intéressante... si vertueuse... (*avec humeur.*) si légère !... Et ce jeune homme que le ciel avait doué de toutes les qualités qui font l'homme de bien !.. sortons vite... j'étouffe ici !...

Scène 7.

GERMONT, ST. GERVAIS, *posant sur une table une boîte de pistolets.*

ST.-GERVAIS.

Ah. Ah ! C'est vous M. le notaire... Il y a bien long-temps qu'on ne vous avait vu par ici...

GERMONT.

Qu'y viendrais-je faire? maintenant mes conseils seraient à peu près inutiles.

ST.-GERVAIS.

Il est vrai, M. Germont, que nous n'aurions plus comme autrefois le temps d'écouter vos sages conseils... Les plaisirs nous occupent du matin au soir.

GERMONT.

Je le sais, M. Gervais; mais combien de temps croyez-vous que cela peut durer?

ST.-GERVAIS.

Mais toujours, je l'espère!

GERMONT.

Toujours!... je ne vous en donne pas pour un mois... Demain avant la fin du jour peut-être... vous pouvez apprendre des secrets...

ST. GERVAIS, *à part.*

Il est toujours fâché que j'aie retiré mes fonds de chez lui. (*haut.*) Allons calmez-vous, papa Germont, vous savez combien je vous aime, mais vous êtes trop sévère aussi pour les jeunes gens!... notre âge est celui du plaisir...

AIR : *d'Amédée Beauplan.*

Pourquoi laisser fuir
L'heure du plaisir,
Danses, jeux, amours
Ne durent qu'un jour,
Sachons au printems
Embellir le tems;
Les momens perdus
Ne sont pas rendus.
Pour moi si du bal
J'aime le signal:
Si le coup d'archet
Me voit toujours prêt;
C'est que la beauté,
Avec volupté,
D'un regard charmant
Me dit en valsant:
Pourquoi, etc.

Près d'un tapis vert
D'or toujours couvert,
Ou bien au festin
Si j'accours soudain,
C'est que le doux son
Du riant flâcon,
Ou celui de l'or
Me disent encor:
Pourquoi, etc.

Par vos beaux discours,

Qui ne sont pas courts,
Pourquoi nous vouloir
Montrer tout en noir ;
Ah ! plutôt, ici,
Soyez notre ami,
Et sans nul courroux,
Dites avec nous :
Pourquoi, etc.

GERMONT.

Adieu, monsieur... vous serez bientôt digne d'être l'ami de M. Robert.

St. GERVAIS.

N'en dites pas de mal M. Germont ! car il est devenu aussi sage, aussi moraliseur que vous... j'avais placé mes fonds entre ses mains pour les avoir toujours à ma disposition ; croiriez-vous qu'il vous prends pour modèle... quand vous me refusiez de l'argent... vous savez... Et que je ne puis tirer de lui, vingt misérable mille francs... dont j'ai besoin pour rendre un service important à une femme charmante.

GERMONT.

Et il vous les refuse !...

St. GERVAIS.

Avec la même obstination que vous.

GERMONT, *à part.*

Il a peut-être de bonnes raisons pour ça...,

St. GERVAIS.

J'aimerais presque autant que mes fonds fussent dans vos mains.

GERMONT.

Je vous remercie de la préférence !... Adieu M. Gervais...

St. GERVAIS, *à part.*

Toujours Gervais !

GERMONT.

Rappelez-vous ce que je vous ai dit, quand vous êtes venu me demander l'héritage de votre oncle.

St. GERVAIS.

Ce que vous m'avez dit ?

GERMONT

Faut-il vous le repêter ? .. eh ! bien, Monsieur !... gardez vous d'oublier votre ancien métier... vous serez peut-être trop heureux, un jour, de retrouver l'honorable charrue de votre père. (*Il sort.*)

Scéne 8.

St. GERVAIS, *seul, avec colère.*

Monsieur !... cet homme est toujours le même, avec sa manie de faire des sermons sur tout, et à propos de tout.

Scène 9.

St. GERVAIS, GRIVET, *en chasseur, habit vert galonné en argent; plumet au chapeau; couteau de chasse M. Grivet a pris des airs très-suffisans.*

GRIVET.

On m'a dit, Monsieur, que je vous trouverais ici M. le chevalier de Saint-Gervais ?

St. GERVAIS.

C'est moi, que me voulez-vous?

GRIVET.

C'est une lettre de la part de madame de Mérival.

St. GERVAIS, *à part.*

Ah! ah c'est justement pour elle que je demande des fonds à Roberville.

GRIVET.

Voici, Monsieur. (*il s'approche et le reconnaît.*) Eh! bien, est-ce que j'ai la berlue, moi; mais non. (*à part.*) M. le chevalier de Saint-Gervais... c'est Gervais de Marville !

St. GERVAIS, *ouvrant la lettre.*

Que vois-je? « Les diverses lettres-de-change que vous » aviez souscrites à mon profit, pour la somme de quarante » cinq mille francs, et dont j'avais arrêté les poursuites, » en engageant ma petite terre de Champagne, viennent de » passer en d'autres mains, et je me hâte de vous donner » avis, que si elles ne sont point payées ce matin même, » notre créancier commun est décidé à mettre à exécution, » sur-le-champ, la sentance qu'il a obtenue contre moi et » contre vous; je vous attends avec confiance. » Que faire! j'ai toujours caché cette folie au sévère Roberville... mais je vais être forcé... (*à Grivet.*) attendez je monte chez moi pour répondre.

GRIVET.

Il paraît que Monsieur n'a pas l'honneur de me reconnaître ?

St. GERVAIS.

Vous seriez ?... mais attendez... oui, c'est vous, Grivet...

GRIVET.

Je suis un peu changé, depuis sept ans... j'étais encore un blondain alors, et je n'avais pas ces beaux favoris, et cet habit galonné... mais c'est bien moi, je suis toujours le même... Jean Pierre Grivet, de Gisors... Si Monsieur veut voir mes papiers ?

St. GERVAIS.

Oh! je vous reconnais parfaitement. Vous vous êtes donc décidé à vous mettre en condition ?

GRIVET.

Il le fallait bien ; il n'y pas eu moyen de faire son chemin, parce que j'avais un peu la passion de la loterie... quand il manquait quelque couvert d'argent dans le café où j'étais garçon... c'était toujours moi qu'on mettait à la porte ! et Dieu sait si j'étais innocent.

AIR : *Du rendez-vous.*

Je cherche bien, dans ma paresse,
Quelque moyen original,
D'avoir une grande richesse,
Sans me donner beaucoup de mal
Mais voler !... Dieu ! quelle infamie !
Loin de moi de tels sentimens ;
Je suis né dans la Normandie,
C'est le pays des braves gens.

ST. GERVAIS, *riant.*

Comment se fait-il alors ?

GRIVET.

Le guignon, pas autre chose... Tenez, dernièrement encore, j'étais garçon au café Turc... eh ! bien, parce qu'on a trouvé un billet de loterie tous frais dans ma poche, et une timbale de moins dans le buffet ; ils m'ont prié d'aller gagner mon terne sec ailleurs... quand j'ai vu ça, je me suis présenté à un bureau de placement, et comme j'avais le physique, et de bons répondans ; M. le banquier Deligny m'a fait placer hier chez madame de Merival.

ST. GERVAIS.

Fort bien : vous ne pouviez mieux tomber ; c'est une femme qui paie fort bien ses gens.

GRIVET.

Oh ! la digne femme ! elle met aussi à la loterie.

ST. GERVAIS.

Ah ! ah !

GRIVET.

Et puis elle aime le mélodrame de passion... elle avait loué hier une loge... elle m'a permis de regarder par le carreau.

ST.-GERVAIS.

Elle était là sans doute avec son neveu... un petit blond ?

GRIVET.

Non un grand brun, avec des moustaches, qui ressemble à M. Tautin, dans les *Mines de Pologne.*

ST.-GERVAIS.

C'est son frère... je vois cela d'ici.

GRIVET.

Je le croirais assez... car ils paraissent bien s'aimer... A

propos de ça. M. Gervais, oserais-je vous demander des nouvelles de mademoiselle Justine... je ne l'ai pas revue, cette pauvre petite, depuis le jour de votre arrivée à Paris, il y a sept ans de ça... c'etait en 1812... ce jour... vous en souvenez-vous?... où vous m'avez si bien reçu, parce que vous croyez que votre cousine était amoureuse de moi... convenez que vous aviez bien tort... si c'etait à présent, je ne dis pas...

ST.-GERVAIS, *avec fierté.*

Que dites-vous?

GRIVET.

Excusez, M. de Saint-Gervais...je ne disais pas cela pour vous humilier... depuis que j'ai cet habit, je sais tout ce que je vous dois.

ST.-GERVAIS.

Je vais répondre à madame de Mérival... (*lui donnant une piéce d'or.*) Prenez ceci, Monsieur Grivet, je suis content de vous avoir revu.

GRIVET, *regardant la pièce d'or.*

Merci M. le chevalier; ce sera pour suivre mon terne; si celui-là ne vient pas, c'est qu'il y mettra de la mauvaise volonté!... il y a six ans que je l'attends.

ST.-GERVAIS.

On vient!... c'est madame Roberville, il faut que je lui parle... montez à mon appartement, je vais vous rejoindre.

GRIVET.

Oui, M. le chevalier. (*il sort.*)

Scène 10.

MAD. ROBERVILLE, *en robe du matin, mais très-riche;* ST.-GERVAIS.

Mad. ROBERVILLE.

C'est vous, mon cher Saint-Gervais? vous ne sauriez concevoir la joie que j'éprouve... Eh bien! ce combat?

ST.-GERVAIS, *gaîment.*

Je n'y songe déjà plus; jai blessé mon adversaire... mais légèrement, au bras, la leçon est suffisante!.,. on ne croirait jamais, à vous voir, que vous avez passé la nuit au bal, aimable Hortense; je ne vous vis jamais si fraiche et si jolie.

Mad. ROBERVILLE.

Flatteur!

ST.-GERVAIS.

Non d'honneur! et cette nuit, au bal, vous l'emportiez sur toutes vos rivales.

Mad. ROBERVILLE, *riant.*

Même sur la comtesse.

ST.-GERVAIS.

Ah que n'a-t-elle votre grâce et votre esprit!

Mad. ROBERVILLE.

Croyez-vous que son oncle consente à ce mariage; on le dit cruellement entiché de sa noblesse.

ST.-GERVAIS.

Sans doute! mais il est convenu que je racheterais le vieux manoir de ses pères, et son frère le commandeur se charge de me faire avoir un majorat... j'espère que cette fois Roberville ne me refusera pas l'argent nécessaire.

Mad. ROBERVILLE.

Non, car ceci est juste et... à peuprès raisonnable.

ST.-GERVAIS.

A peuprès! blâmeriez-vous ce mariage?

Mad. ROBERVILLE.

Non!... la comtesse est un peu étourdie, un peu capricieuse; mais cela ne gâte en rien les qualités du cœur.

ST.-GERVAIS, *avec grace.*

Vous en êtes la preuve évidente.

Mad. ROBERVILLE.

Vous aimez donc bien la comtesse?

ST.-GERVAIS, *en confidence.*

Vous l'avouerais-je? non... c'est un hymen élevé que j'ambitionne... c'est son rang et son titre aux quels je veux m'unir... si je n'écoutais que mon cœur, il est une autre person ne à laquelle j'offrirais un hommage éternel.

Mad. ROBERVILLE, *surprise.*

Une autre personne?

ST.-GERVAIS.

Oui, Madame... une femme charmante, dont j'admire, depuis sept ans, les vertus, les grâces, et cet esprit enchanteur qui l'élève au-dessus de tout ce qui l'entoure.

ST.-GERVAIS, *avec plus de galanterie que d'amour.*

AIR : *Faut l'oublier.*

M'entendez-vous, cruelle amie,
Depuis sept ans avec ardeur,
J'aime cet objet enchanteur...
Qui seul eût embelli ma vie!
Son regard si noble, si doux,
Electrisa toujours mon âme;
Et j'ai craint son courroux;
Je n'ose lui dire ma flamme...
M'entendez-vous. (*bis.*)

Mad. ROBERVILLE.

Même Air.

Non... je ne saurais vous entendre !
J'ignore à quel objet... charmant
Vous adressez... en ce moment
Votre hommage toujours si tendre ;
Mais si l'ami de mon époux,
Me tenait un pareil langage...
Mon mépris... plus que mon courroux,
Serait le prix de cet outrage...
M'entendez-vous. (*bis.*)

ST.-GERVAIS.

J'étais sûr que vous alliez prendre la chose au sérieux... voilà bien votre vertu si sévère !... Eh ! bien, on épousera la jeune comtesse.

Mad. ROBERVILLE.

Alors, je vois que nous ferons deux mariages à la fois.. car je puis vous annoncer une bonne nouvelle. (*en l'observant.*) Nous marions Justine.

ST.-GERVAIS, *vivement.*

Justine !... (*se remettant, avec un dépit marqué.*) Elle retourne au village ?

Mad. ROBERVILLE.

Non ; monsieur, elle épouse M. Germont.

ST.-GERVAIS.

M. Germont? allons, vous plaisantez !

Mad. ROBERVILLE.

Je puis vous attester que rien n'est plus sérieux !

ST.-GERVAIS.

Comment ? le vieux notaire qui fait de si beaux sermons... à son âge... parbleu, qu'il y revienne.

Mad. ROBERVILLE.

Respectez, M. Saint-Gervais, les intentions honorables de ce vieillard,

ST.-GERVAIS.

Honorables... tant que vous voudrez, mais vous conviendrez que c'est un ridicule... parbleu, le monde va bien rire... (*avec dépit.*) et pour ma part...

Mad. ROBERVILLE, *sévèrement.*

Le monde jugera, Monsieur, entre le brillant étourdi qui abandonna Justine... et le vieillard généreux qui lui prépare un avenir.

ST.-GERVAIS.

Madame...

ROBERVILLE, *en dedans.*

Laissez... laissez ces vases dans l'escalier.

St.-GERVAIS.

J'entends votre époux; je vous laisse. (*Il va pour sortir et revient.*) Vous avez beau dire, cette noce sera fort divertissante... et je suis curieux de voir M. Germont ouvrir le bal. (*Il sort en riant.*)

Mad. ROBERVILLE.

Ah! Roberville a depravé son âme!...

Scène 11.

Mad. ROBERVILLE, ROBERVILLE.

ROBERVILLE, *à la cantonnade.*

N'enlevez pas ces lustres: notre bal recommence ce soir, nos convives vont revenir célébrer la fête de Madame..... Distribuez des fleurs à tout le monde. (*à part.*) Je ne saurais trop cacher ma situation.

Mad. ROBERVILLE.

Ma fête! y pensez-vous, mon ami?... tout le monde sait...

ROBERVILLE, *se jetant sur un fauteuil.*

Eh! que vous importe? votre anniversaire... J'ai besoin d'une fête aujourd'hui.

Mad. ROBERVILLE.

Mais, Monsieur...

ROBERVILLE.

N'allez-vous pas encore gronder?... (*avec beaucoup d'humeur.*) Vous trouverai-je toujours sur mes pas... et ne pourrai-je respirer un moment en liberté?

Mad. ROBERVILLE.

Roberville, d'où vient ce trouble?... mon ami, daignez m'expliquer.

ROBERVILLE, *avec fureur.*

Laissez-moi!... je le veux... je l'exige... je prétends être libre chez moi.

Mad. Roberville, *réprimant un mouvement de fierté.*

Chez vous! chez vous!.. Ah! Germont, Germont, m'auriez vous dit la vérité? (*Elle sort.*)

Scène 12.

ROBERVILLE, *seul, au comble de l'agitation.*

Je suis perdu! perdu sans retour, si cet infâme capitaliste exécute la menace qu'il vient de me faire! .. ma lettre l'appaisera sans doute. . Je l'invite à la fête de madame Roberville: il faut que notre train de maison le rassure... Sans cela, deux cent mille francs à rembourser dans une heure... et je ne pourrais disposer du quart même de cette somme. Lancez vous donc dans les grandes affaires!... C'est qu'il ne va plus rien me rester.

Air : *Amis, voilà la riante semaine.*

En vérité c'est une maladresse!
Et je devais imiter ce banquier
Qui, tout-à-coup affichant sa détresse,
Avec fracas est tombé l'an dernier.
Trois mois après cette horrible culbute,
On le revit cent fois plus riche encor...
Tomber ainsi, ce n'est point une chûte;
C'est se baisser pour ramasser de l'or.

Scène 13.

ROBERVILLE, St.-GERVAIS.

St.-GERVAIS.

Comment, Roberville, une nouvelle fête ce soir! voilà qui est charmant! nous n'avons plus le temps de respirer... Ah! ça, mais tu es donc en fonds?... j'en suis charmé; car décidément j'ai besoin d'argent.

ROBERVILLE, *à part.*

Parbleu! il tombe bien... Ayons recours à mon moyen accoutumé; il m'a toujours réussi. (*Haut.*) De l'argent, de l'argent. St.-Gervais!.. y pensez-vous, et voulez-vous achever de dissiper le peu de fortune qui vous reste encore?... Morbleu! je ne le souffrirai pas.

St.-GERVAIS, *à part.*

Allons, voici la morale qui va recommencer. (*haut.*) Mon ami, mon cher Roberville, je sais que j'ai eu des torts et que j'ai fait beaucoup de folies... Mais depuis cinq ans que vous avez ma fortune; mes revenus, presque doublés par vos spéculations, ont suffi à ma dépense.

ROBERVILLE.

Vous croyez cela. Monsieur... Eh bien! savez-vous ce que vous avez dépensé l'an dernier?

St.-GERVAIS.

Quarante-cinq ou cinquante mille francs; tout au plus.

ROBERVILLE.

Près de cent vingt mille, Monsieur.

St.-GERVAIS.

Cent vingt mille francs! c'est impossible... vous êtes dans l'erreur... je sais...

ROBERVILLE.

Oh! ce qui est écrit est écrit. (*Il va prendre un registre dans un secrétaire.*) Et quelles dépenses encore!... vous devriez rougir rien qu'en y songeant... libertin!.. (*Il lit.*) « Pour » l'équipage complet donné à la petite veuve des Champs-Élisées... 10,500 francs. »

ST.-GERVAIS.

Comment! une calèche repeinte à neuf, avec deux chevaux!...

ROBERVILLE.

Ils n'étaient pas repeints, j'espère... deux anglais magnifiques!

ST.-GERVAIS.

N'importe, je ne croirai jamais...

ROBERVILLE, *lisant.*

« Pour le mobilier de Laure, pour les cachemires de Julia, pour le dédit d'une danseuse engagée à Londres, pour les diamans de M. d'Harcourt, pour trente dîners donnés chez Beauvilliers, au Rocher de Cancale, ou chez Véry, etc., etc., etc. » Et vous me demandez encore de l'argent!.. n'y comptez pas. Si j'avais la faiblesse de vous accorder la somme que vous venez me demander, vous me diriez un jour : Roberville n'était pas mon ami.

ST.-GERVAIS.

Eh bien! puisque vous me forcez à révéler un secret que je voudrais me cacher à moi-même, apprenez la position difficile où je me trouve. Lassé de vos refus continuels, et pour me procureur les fonds qui m'étaient nécessaires, j'ai souscrit des lettres de change pour une somme considérable.

ROBERVILLE, *à part.*

Grand Dieux!

ST.-GERVAIS.

Une sentence est obtenue contre moi. Mon créancier est impitoyable; demain, aujourd'hui peut-être, je puis être arrêté... Osez donc me refuser ce que je vous demande.

ROBERVILLE, *à part.*

Allons, il ne me manquait plus que cela. (*haut.*) Imprudent! faire des lettres de change, contracter des dettes usuraires... un homme comme il faut!

ST.-GERVAIS.

Je sais tout ce que vous pourriez me dire; mais le mal est fait, il faut payer.

ROBERVILLE.

Il faut payer! (*à part.*) cela lui est bien facile à dire. Que faire? que devenir? (*haut.*) Mon cher St.-Gervais, je songerai à votre affaire; et demain, après demain...

ST.-GERVAIS.

Songez donc que je puis être arrêté d'un moment à l'autre.

ROBERVILLE, *au dernier degré d'embarras.*

Pourquoi diable aussi faites-vous des lettres de change?

(*voyant entrer un valet avec une lettre.*) Ah ! la réponse que j'attends... Je suis à vous dans l'instant.

(*Il prend la lettre et reste dans le salon du fond.*

Scène 14.

St.-GERVAIS, JUSTINE.

St.-GERVAIS.

En vérité, je ne sais que penser !... (*voyant Justine qui entre par la droite.*) Justine !

JUSTINE.

Oui, M. Saint-Gervais, c'est Justine... Justine qui a besoin de vous parler, de vous entendre encore une fois.

St.-GERVAIS, *ému.*

Le son de cette voix a toujours pour moi ; je ne sais quel charme.

JUSTINE.

Au milieu des plaisirs de Paris, vous aurez peut-être oublié que Justine est votre parente ?

St.-GERVAIS, *vivement.*

Moi, l'oublier ! Justine ! oh ! non, non, jamais... les circonstances nous ont séparés... mais mon affection vous est restée, et ce n'est pas ma faute, si vous avez refusé les dons de mon amitié.

JUSTINE.

Eh ! que m'importe votre fortune ? vous savez... mais je ne viens pas vous rappeler des souvenirs affligeans... je viens, comme à un ami, un parent... la seul qui me reste, M. Gervais, vous faire part moi-même...

St. GERVAIS.

De votre mariage avec M. Germont ? (*affectant une grande légèreté.*) C'est une attention dont je vous sais un gré infini, Mademoiselle ... Vous ne doutez pas, je l'espère, de la joie que j'en éprouve.

JUSTINE.

Ah ! tant mieux, M. Saint-Gervais... Madame Roberville me presse de consentir à ce mariage, et je vois avec plaisir que vous-même...

St. GERVAIS.

Comment donc ! mais c'est un excellent mariage que vous allez faire-là... l'argent, ma chère Justine, c'est ce qui fait aujourd'hui le bonheur, et c'est pour augmenter encore ma ma fortune, que je vais aussi me marier.

JUSTINE, *retenant un cri.*

Vous vous mariez ?

St. GERVAIS, *avec intention.*

Oh! un superbe mariage... comme vous! la jeune comtesse que vous avez pu voir chez madame Roberville.

JUSTINE, *vivement.*

Celle avec qui vous avez dansé toute la nuit?

St. GERVAIS, *surpris.*

Ah! vous étiez-là?

JUSTINE, *avec une douleur déchirante.*

Adieu, M. Gervais, adieu pour toujours.

St. GERVAIS.

Justine, que dites-vous?

JUSTINE.

Air : *De Jardin.*

Pour la vie,
Votre amie,
Dans ce lieu
Vous dit adieu.
Que l'orage,
Qu'on présage,
Loin de vous
Porte ses coups.

St. GERVAIS, *tout ému*

Cette voix douce et tendre
Pénètre jusqu'à mon cœur;
Je trouve encore à l'entendre,
Et du charme et du bonheur.

ENSEMBLE.

JUSTINE.	St. GERVAIS.
Pour la vie,	Pour la vie,
Votre amie.	Mon amie,
Etc.,	En ce lieu
	Me dit adieu.
Adieu.	Adieu.

(*Justine sort d'un côté, et Saint-Gervais de l'autre; Roberville revient sur le devant de la scène, il est sombre et pâle; il déchire avec les dents la lettre qu'il a reçue.*)

Scène 15.

ROBERVILLE, *s'asseyant.*

C'en est fait, il n'est plus d'espoir!... il m'annonce que les huissiers seront chez moi presqu'aussitôt que sa lettre.

Scène 16.

ROBERVILLE, GERMONT, *en habit de voyage.*

GERMONT.

Je tremble que Justine ait mal interprêté mes intentions.. qui sait si sa jeunesse alarmée... Que vois-je? Roberville!

ROBERVILLE.

M. Germont chez moi... dans un pareil moment... Viendrait-il par sa présence?...

GERMONT.

Rassurez-vous, Monsieur, ce n'est pas vous que je viens chercher ici.

ROBERVILLE.

Oui... sans doute... c'est votre fille adoptive... c'est Justine... mais par occasion, vous allez encore comme de coutume... épargnez-vous ce soin, Monsieur; en ce moment, il me serait impossible de vous entendre de sang-froid.

GERMONT

Je le sais, M. Roberville, car je connais mieux que vous, peut-être, la situation affreuse où vous vous trouvez... c'est moi qui, cette nuit, ai fait donner à madame Roberville l'avis secret qu'elle a reçu.

ROBERVILLE.

Quoi! Monsieur, vous n'avez pas craint...

GERMONT.

Je vous l'avais prédit, il y a sept ans, quand je surpris entre vos mains les preuves irrécusables de votre passion pour le jeu; mais j'étais loin de prévoir alors que vous entraîneriez dans votre ruine les êtres qui n'ont pas craint de s'associer à votre destinée... Malheureux! dans quel abîme avez-vous conduit l'infortuné dont vous avez surpris la crédule amitié... vous l'avez égaré, perverti... vous l'avez fait tomber dans des piéges d'autant plus dangereux pour lui, qu'il n'avait pas, pour se défendre contre le vice, cette force d'âme que donne une première éducation; tout vous a réussi jusqu'à ce jour... vous avez su cacher par des emprunts ruineux, et vos faux calculs, et votre détresse; mais tremblez, la perfidie a toujours un terme... et bientôt le masque qui vous couvre va tomber.

Air : *Epoux imprudent.*

On a vu quelquefois le vice,
Jouir long-temps du sort le plus heureux;
Et cet aspect est un supplice
Pour l'homme probe et vertueux.
Mais la vertu si long-temps éprouvée,
Doit enfin paraître au grand jour;
Le vice tombe sans retour!
Et je crois votre heure arrivée.

ROBERVILLE.

Mais enfin, Monsieur, quel motif vous conduit chez moi, et comment ne craignez vous pas, vous qui m'avez chassé si honteusement de chez vous?...

GERMONT.

Je suis ici chez madame Roberville, Monsieur; (*avec*

émotion.) et j'y viens pour la dernière fois... Malheureuse femme !

Scène 17.

LES MÊMES, MAD. ROBERVILLE.

GERMONT.

Eh ! bien ma digne amie ?

Mad. ROBERVILLE, *les larmes aux yeux.*

Voici ma réponse !

Scène 18.

LES MÊMES, JUSTINE, *en habit de voyage, avec un chapeaux à la Paméla, une dame âgée l'accompagne, et porte des cartons.*

GERMONT, *attendri.*

Quoi Justine, vous consentiriez ?...

JUSTINE, *avec abandon.*

Mon ami, mon père ; je me consacre à votre bonheur.

Mad. ROBERVILLE.

Chère enfant, ta vertu va donc avoir sa récompense ?

GERMONT.

Partons.

JUSTINE, *oppressée par les larmes.*

Madame.

Mad. ROBERVILLE.

Ma Justine!

(*Elle se jettent dans les bras l'une de l'autre ; Germont presse madame Roberville sur son cœur.*)

JUSTINE, *s'approchant de Roberville.*

Monsieur...

(*Roberville lui tend la main sans tourner la tête vers elle, et sans parler ; Justine revient à madame Roberville, et se jette encore dans ses bras ; Germont les sépare, et entraîne Justine ; ils sortent.*)

Mad. ROBERVILLE, *accablée.*

C'en est fait, je n'ai plus un ami... Justine ! Germont !... ils sont partis... tout mon bonheur m'a quittée.

(*Grande rumeur dans l'intérieur.*)

ROBERVILLE.

Qu'entends-je... je frémis... ce sont eux peut-être ?

Scène 19.

LES MÊMES ST. GERVAIS, *en désordre.*

ST. GERVAIS.

Les misérables, les voilà !

Mad. ROBERVILLE.

Qui donc! et qu'avez-vous?

ST.-GERVAIS.

Le garde du Commerce et ses gens!.. ils sont là!.. sauvez-moi, Roberville, il y va de ma liberté.

Mad. ROBERVILLE.

O ciel! Monsieur, mnosieur!.. il faut payer à l'instant même!... La fortune de Gervais....

ROBERVILLE.

Sa fortune... il ne lui reste plus rien.

Mad. ROBERVILLE

Grand dieu!

ST.-GERVAIS, *atteré.*

Qu'entends-je!

ROBERVILLE.

Son amour pour les plaisirs; ses fausses spéculations tout a disparu!

Mad. ROBERVILLE.

Quoi! cette fortune si brillante!... mais n'importe, Monsieur... Gervais est votre ami... et s'il n'a plus de fortune, c'est avec la mienne qu'il faut le sauver.

ROBERVILLE.

La vôtre! (*avec effort.*) elle n'existe plus!

Mad. ROBERVILLE, *avec un cri.*

Ah!

(*Elle tombe dans un fauteuil: Roberville reste froidement dans le sien; en ce moment les convives, tenant tous des bouquets pour la fête, se répendent dans le salon du fond, en chantant.*)

CHOEUR.

AIR: *De la Mère au bal.*

Pour célébrer cette fête chérie,
Réunissons et nos fleurs et nos vœux;
Par ses vertus cette femme accomplie,
A mérité le sort le plus heureux.

(*En entrant dans le premier salon, ils aperçoivent madame Roberville évanouie, et viennent se grouper autour d'elle; les huissiers paraissent au fond.*)

FIN DE LA SECONDE JOURNÉE.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE CHEVALIER DE ST.-GERVAIS (35 ans).	M. PAUL.
GRIVET (34 ans).	M. LEGRAND.
LA BARONNE D'OMBREVAL (30 ans).	MLLE. LÉONTINE.
MAD. ST.-ANGE (41 ans).	MAD. THÉODORE.
JULIE, attachée à la Baronne. . . .	MLLE. ADELINE.
UN SERGENT.	M. GUBLIN.
L'INVALIDE du Pont des Arts. . .	M. BORDIER.
SOLDATS.	

La Scène est à Paris en 1827.

DEUXIÈME ENTR'ACTE.

Huit années séparent la seconde journée de la troisième ; et comme tous les personnages ont passé par le malheur, un grand changement doit s'être opéré en eux en 1827.

GERVAIS est à peine reconnaissable ; la honte et la misère ont flétri ses traits ; et ses manières ont entièrement perdu leur élégance.

JUSTINE, sous ses vêtemens de deuil a pris le ton et l'usage du grand monde ; mais elle a conservé sa première douceur.

MAD. ROBERVILLE, vieillie plutôt par le malheur que par l'âge, a conservé toute la noblesse de ses manières, sous les vêtemens d'une femme de chambre.

GRIVET a toutes les allures d'un voleur *de mauvais ton*, qui cherche à se donner de l'importance ; ses habits ne sont pas dépourvus d'une certaine élégance ; elle doit contraster avec le délabrement des habits de ST.-GERVAIS.

Troisième journée.

LE VOL,

DRAME.

Le théâtre représente le pont des Arts par une nuit d'hiver; l'une des balustrades dans le fond, avec des réverbères allumés.

Scène Première.

St.-GERVAIS, *seul.*

(*Ses vêtemens sont dans le plus grand désordre. Il est pâle et défait... Il s'appuie sur la balustrade du pont.*

Je ne puis aller plus loin... les forces m'abandonnent... la misère, la faim... Ah! jai bien mérité mon sort... Et quand je veux me rappeler ces jours d'illusion et de bonheur; je cherche en vain la trace d'un seul bienfait.... Le souvenir d'une bonne action.... Rien, rien que le regret, la honte, le désespoir.... Tout-à-l'heure, non loin d'ici, j'ai passé devant le brillant hôtel qui fut le théâtre de mes erreurs, de mes folies.... je me suis arrêté sur le seuil.... L'éclat des lumières, les cris de joie, le son des instrumens, tout annonçait une fête; et moi!... moi, je pleurais sur la pierre!.. Roberville! Roberville.... avec quelle hypocrisie tu t'es joué de mon inexpérience! comme tu m'as conduit avec art sur les bords de l'abîme où je suis tombé!... mais il n'à pas joui du fruit de ses perfidies.... (*Avec joie.*) Depuis trois ans il languit dans les fers!... Les fers!... (*Avec amertume.*) Il lui reste un abri, du moins.... et moi, pas un asile où reposer ma tête.... Depuis trois ans je traîne mes jours d'opprobre en opprobre, de douleurs en douleurs.... Ah c'est trop longtemps souffrir... Quel espoir peut-il me rester?... le travail... mes bras affaiblis par les veilles et les plaisirs ne sont plus faits pour lui!... Des amis.... ils m'ont tous abandonné!... Des emplois... pendant quinze ans, je n'ai appris des grandes villes que des vices inconnus au village!! Il ne me reste aucun réfuge... aucun... et peut-être l'infamie m'attend!.. l'infamie!.. jamais... jamais...

(*Il place son chapeau par terre, met une lettre dedans et s'avance vers la balustrade du pont.*

Scène 2.

St.-GERVAIS, GRIVET.

Grivet a maintenant de grands favoris noirs; il porte son chapeau sur l'oreille. — Il tient une énorme canne à la main. Il est vêtu d'un habit noir, recouvert d'une redingotte.

GRIVET.

Eh! l'ami, que faites vous donc là sur le pont des Arts? (*A part.*) On dirait qu'il a des intentions, ce monsieur... (*haut.*) Vous paraissez avoir bien du chagrin, mon brave homme? (*le regardant de plus près.*) Mais que vois-je!... en croirai-je mes yeux! c'est Gervais.... ou plutôt M. le chevalier de St.-Gervais.

St.-GERVAIS, *cherchant à le reconnaître.*

J'ignore, Monsieur...

GRIVET.

Comment, vous ne me reconnaissez pas?... Grivet... votre compatriote?

St.-GERVAIS.

Grand Dieu! (*à part.*) Où me cacher?....

GRIVET.

Que diable faites-vous là, si tard? Est-ce que par hasard?.. Il fait bien froid pour cela, cette nuit.... Allons, voyons, venez avec moi....

St.-GERVAIS.

Laissez-moi, de grâce!....

GRIVET.

Tiens, est-ce que vous êtes toujours fier, M. l'héritier?... la tenue n'est pourtant plus aussi soignée qu'autrefois.

St.-GERVAIS.

Ignorez-vous tous mes malheurs?

GRIVET.

Comment aurais-je pu les apprendre?... vous ne savez donc pas? Je viens de faire une petite retraite de trois ans... là bas du côté de Villejuif..... Vous savez bien.... dans la maison de campagne où M. Robert s'est aussi retiré pour sa santé... Ma foi, c'est une bonne maison; et si on pouvait aller de temps en temps au mélodrame le soir, on y reviendrait coucher avec plaisir... La société n'est pas choisie; mais il y a encore de bons enfans, et des gaillards .. qui savent tout leur répertoire des boulevards.

St.-GERVAIS, *avec humeur.*

C'en est assez...

GRIVET.

Il y en a un surtout qui ressemble à M. Frédéric, dans

l'auberge des Adrets, et qui est bien le plus amusant personnage... s'il était autre part, on le prendrait pour un coquin... Mais là... c'est un des plus considérés... Nous avions la même chambre, et il faut voir comme il a fini mon éducation... ce bon M. Crisokal!... (Crisokal, c'est son nom de guerre, à cause d'une farce qu'il a faite à un orfèvre.) Vous me croirez si vous voulez, quand je suis entré là... j'étais... un vrai niais, un véritable innocent.. mais lorsque j'en suis sorti, j'en savais autant que mon maître...

ST.-GERVAIS.

Et que faites-vous en ce moment ?

GRIVET.

Oh je ne mets plus à la loterie... fi donc!... c'est des bêtises, la loterie!.. c'est bon pour les niais... Maintenant je vis de mon industrie... je fais des affaires...

ST.-GERVAIS.

A la bourse?

GRIVET.

Hé! Hé!... la bourse y est bien pour quelque chose.

ST.-GERVAIS.

Malheureux! où avez-vous pris ces affreux principes?

GRIVET.

Ou?... au mélodrame, avec Cartouche, Mandrin, M. Poulaillier, et autres gens fort intéressans... Tenez. M. Gervais, mon Cousin, car à présent vous ne me paraissez plus si fier... et vous êtes en état d'entendre les conseils... qu'on peut vous donner... Ecoutez bien les paroles d'un ancien... M. Crisokal me disait encore l'autre jour... car il est revenu de la campagne, M. Crisokal, et il va reprendre les affaires... il me disait, dis-je : Normand, mon ami... (Normand, c'est mon non de société... (*grelottant.*) Mais est-ce que vous n'avez pas froid, vous?

ST.-GERVAIS.

Non.

GRIVET.

C'est que nous pourrions aller achever la conversation ailleurs...

ST.-GERVAIS.

Non, laissez-moi.

GRIVET.

Est-ce que ça recommence encore? Vous avez tort de prendre comme çà votre misère au sérieux... A quoi çà

vous mènera-t-il, ce pathétique-là! çà ne vous fera pas trouver un gîte pour ce soir, car je parie que vous ne savez où aller coucher...

ST.-GERVAIS.

En effet...

GRIVET.

Eh! bien, comme je m'intéresse à vous, je puis vous procurer un asile pour cette nuit... (*à part.*) Avec çà que j'ai besoin d'un camarade. (*Haut à St.-Gervais.*) Entre pays, il faut s'obliger quand on le peut... venez avec moi... je vais vous conduire dans une maison du faubourg St-Germain; où l'un de mes amis, qui est domestique, me donne quelquefois l'hospitalité... (*mystèrieusement*) J'ai même la clef de la petite porte du jardin afin de pouvoir y aller coucher en son absence.

ST.-GERVAIS.

Comment se fait-il?..

GRIVET.

La maison est inhabitée; les maîtres sont presque toujours à la campagne, nous serons là comme chez nous; et, que sait-on? je parie que demain vous ne serez pas fâché d'avoir suivi votre compatriote.

Scène 3.

LES MÊMES, L'INVALIDE.

L'INVALIDE.

Passez votre chemin, Messieurs; vous ne pouvez pas rester là : il est défendu de s'arrêter, la nuit, sur le pont.

GRIVET.

Suivez-moi... du côté du faubourg Saint-Germain.

ST. GERVAIS.

Non; décidément, je vous remercie.

GRIVET.

Allons donc, ne faites pas de façons, et surtout attendez à demain pour me remercier... jusque là, il n'y a pas de quoi.

Scène 4.

(*Le Théâtre représente un riche salon; à droite, un secrétaire élégant; à gauche, un portrait en pied descendu de son cadre et appuyé contre un meuble. A côté de la porte, un cabinet; plus loin, la porte de l'appartement de madame d'Ombreval; au fond, une grande porte vitrée donnant sur un jardin.*

LA BARONNE D'OMBREVAL, JULIE, *portant des bougies.*

LA BARONNE.

Pour quelle heure a-t-on demandé les chevaux de poste?

JULIE, *mettant les bougies sur le guéridon*

Pour quatre heures du matin.

LA BARONNE.

Laissez-moi, Julie; je vais écrire quelques lettres. Lorsque la nouvelle femme de chambre que j'attends arrivera, vous viendrez m'avertir; je veux la voir avant de me coucher... Je suis surprise qu'elle ne soit pas encore venue.

JULIE.

Madame est bien décidée à prendre cette dame à son service?

LA BARONNE.

Puisque vous me quittez, Julie...

JULIE.

Ah! si ma mère n'avait pas besoin de moi, jamais je ne me serais séparée de Madame... Il n'y a que ma mère à laquelle je pouvais faire un si grand sacrifice!... Madame est si bonne pour tous ceux qui l'entourent!... Je prie Madame de vouloir bien me permettre de venir la voir quelquefois, à son retour.

LA BARONNE.

A mon retour, ma pauvre Julie!... j'espère bien ne plus revenir.

JULIE.

Quoi! Madame, votre projet serait...

LA BARONNE.

De me fixer à la ferme de Merville que j'achète; et de vivre avec mes souvenirs, sinon heureuse, Julie, du moins tranquille et solitaire.

JULIE.

Riche comme vous l'êtes, renoncer aux plaisirs de Paris!

LA BARONNE.

Les ai-je connus ces plaisirs?... ils ne sont pas faits pour moi, ou plutôt mon cœur n'est pas fait pour eux.

JULIE.

Que je voudrais pouvoir vous accompagner!... Je crains que cette dame...

LA BARONNE.

M. Déligny m'a répondu d'elle, et cela me suffit. Allez, Julie, et n'oubliez pas de me réveiller sur les trois heures.

JULIE.

Oui, Madame. *(Elle sort.)*

Scène 5.

LA BARONNE, *seule.*

Je vais donc revoir les lieux où j'ai passé mon enfance!

je vais habiter cette ferme où mon cœur s'ouvrit à ces premiers sentimens dont le souvenir se répand sur toute la vie. Quinze ans se sont écoulés, et cependant il me semble que je vois encore tous les êtres chéris dont je fus entourée : la mère de Gervais, son respectable père, et Gervais lui-même... Digne Germont, ô le meilleur des hommes! pardonne-moi ce retour vers mes premiers amis.. ta respectable image vit toute entière dans le cœur de ta veuve... Mais toi qui fus si bon, pourrais-tu me blâmer de songer à ceux qui m'aimèrent comme toi!.. Qu'est devenu mon infortuné parent. Auguste Gervais? Hélas! les vêtemens qui me couvrent encore me défendent de faire aucune démarche qui pourrait offenser la mémoire de mon époux... L'infortuné! que peut-il être devenu? Déligny m'avait promis de s'informer... Ma soirée d'adieux a été si nombreuse qu'il ne m'a pas été possible de lui parler en particulier. Déligny croit que je pars pour un voyage de quelques jours, il ne se doute pas qu'il est une des premières causes qui me font quitter Paris; j'ai pour lui une estime véritable, c'est un homme d'honneur, mais ses assiduités m'accablent, et ses sentimens qu'il croit me cacher... et qui percent dans tous ses discours, ont pour moi je ne sais quoi de cruel, de révoltant! l'amour!.. oh! plus jamais... le mariage! où trouver un ami comme celui que j'ai perdu?

(*Elle reste un moment accablée.*)

Scène 6.

LA BARONNE, JULIE. *ensuite* MAD. DE ST.-ANGE.

JULIE.

Madame, voici votre femme de chambre; elle attendait en bas depuis long-temps.

LA BARONNE.

C'est bon! Julie, approchez un fauteuil et laissez-nous.

(*Julie avance un fauteuil et sort.*)

Scène 7.

LA BARONNE, MAD. DE ST.-ANGE.

(*Tout annonce en madame de St.-Ange l'indigence et le chagrin.*)

MAD. DE ST.-ANGE.

Je viens, madame la Baronne...

LA BARONNE, *avec bonté.*

Asseyez-vous, Madame; ce bon Déligny qui vous connait, m'a dit que votre projet... ciel!..

Mad. DE ST.-ANGE, *avec un cri.*

Grand dieu!

LA BARONNE.

Madame Roberville!

Mad. DE ST.-ANGE.

(*Avec entrainement*). Justine! c'est vous!.. c'est vous!.. (*Se reprenant*). Pardon, madame la Baronne...

LA BARONNE.

Non, Justine... toujours Justine! pour vous... toujours celle... qui vous dut l'honneur, la vie, et qui vous doit sa fortune... Quoi! c'est vous... vous que je retrouve... et dans quelle situation! est-ce dont là le prix de vos bienfaits? Mais grand dieu! elle pâlit!.. (*appelant*). Julie!.. Julie!.. Mon amie, reprenez vos sens, nous sommes seules.

Mad. DE ST.-ANGE, *revenant à elle.*

Madame!... Justine!... mon amie!...

LA BARONNE *s'élance dans ses bras avec effusion.*

Oh! toujours!!!

(*Elles restent un moment dans les bras l'une de l'autre.*)

Mad. DE ST. ANGE.

Ah! voici depuis huit ans, mon premier plaisir... je puis pleurer...

LA BARONNE, *avec un intérêt de cœur.*

Quoi! mon amie... vos malheurs?...

Mad. DE ST.-ANGE.

Ils sont affreux!.. je croyais que vous les connaissiez.

LA BARONNE.

J'avais au contraire entendu dire... mon mari, vous le savez, m'emmena dans la terre d'Ombreval qu'il venait d'acquérir non loin de Mézières, et j'y suis restée sept ans, occupée du bonheur de note respectable ami... à mon retour à Paris, il me fut impossible de vous retrouver.

Mad. DE ST.-ANGE.

Hélas! Germont m'avait prédit tout ce qui m'est arrivé! et si j'avais suivi ses conseils... et les vôtres, madame... mais cet amour des plaisirs qui dévorait ma vie, ce désir de briller, d'éclipser mes rivales; une légèreté naturelle, mon insouciance, tout m'entraînait à ma perte. A peine le bon M. Germont se fut-il éloigné de moi que mon infortune commença... Roberville avait contracté des dettes énormes au jeu ou dans ses fausses spéculations, et tout-à-coup, je me vis, au milieu même des plaisirs, forcée de quitter l'hôtel que j'habitais... Tous fut saisi, tout fut vendu!.. je vis alors l'abîme où j'étais tombée... Il était trop tard... Roberville

chercha, et, vous le dirai-je, il parvint à me rendre un peu de courage, et les illusions dont je m'étais toujours bercée... Avec les dernières ressources qui me restaient, les diamans qui me paraient encore! il se procura les fonds nécessaires pour louer un hôtel dans la rue du Helder, et il fit de sa maison un de ces rendez-vous brillans, trop communs dans Paris, où des tables de jeu et la réunion de quelques femmes citées par leur beauté, attirent les étrangers et les jeunes gens sans expérience... Vous frémissez, madame! ah! le ciel m'est temoin de tout ce que j'ai souffert dans cette horrible maison, pendant trois ans d'une fausse splendeur... Ce rêve pénible devait avoir un terme... le réveil fut encore plus horrible!.. Roberville fut arrêté; accusé d'avoir abusé de la confiance publique... il fut condamné à une honteuse réclusion... et moi, madame, et moi, reconnue innocente, et rejetée de la société qui me fuyait avec effroi, je fus forcée, pour vivre, de descendre à l'état où vous me voyez aujourd'hui... Le hasard me fit rencontrer M. Déligny dont j'avais connu l'honnorable famille... ma destinée devint moins affreuse; mais le ciel me réservait la leçon la plus terrible, en me conduisant auprès de vous dans l'état d'avilissement où je suis tombée.

LA BARONNE.

Ah! si le malheur vous a frappée, votre âme du moins est toujours la même!... Laissez-moi, laissez-moi contempler vos traits... j'aime à y retrouver cette douceur qui me fut si précieuse, et cette dignité qui sied si bien au malheur... Mon amie! ma véritable amie! Vos souffrances sont finies, vous voilà riche à présent, riche de toute ma fortune. « Je ne veux voir en vous qu'une compagne », me disiez-vous il y a huit ans, vous vous en souvenez, moi je ne l'ai pas oublié... Eh! bien (*avec effusion.*) votre compagne vous est rendue!...

Mad. St.-Ange.

Qui m'eût dit que la baronne d'Ombreval était cette Justine...

LA BARONNE, *avec grâce.*

Ne parlons pas de ce titre! il me rappelle le seul travers du plus respectable des hommes; sans doute, tout le monde doit payer son tribut aux faiblesses humaines... puisque Germont, cet homme si sage, si raisonnable, ne pût se défendre à son tour d'un sentiment de vanité. Devenu libre et possesseur de la baronnie d'Ombreval; fier de quelques ser-

vices rendus au gouvernement en des temps difficiles, il sollicita et obtint le titre pompeux de baron : c'était un travers, sans doute ; mais cette chimère embellissait les vieux jours d'un honnête homme (*avec fierté.*), et peu de titres, furent portés avec autant d'honneur et de loyauté...

MAD. DE ST.-ANGE.

Ce cher M. Germont.

LA BARONNE, *montrant le portrait.*

Le reconnaissez-vous... le voilà... je l'emporte avec moi...

MAD. DE ST.-ANGE.

Oh! c'est lui!... c'est bien lui!... il me semble que j'entends encore sortir de sa bouche l'arrêt de mon malheur!...

(*Elle s'approche du portrait, et pleure.*)

LA BARONNE.

Allons, mon amie, plus de retour sur le passé, si ce n'est pour vous rappeler les bienfaits dont vous avez comblé Justine... Cette nuit même nous partons pour la Normandie... pour mon village... j'achète cette ferme de Marville dont je vous parlais toujours ; l'argent est là dans ce secrétaire !... le marché est conclu, et demain soir la baronne d'Ombreval ne sera que la fermière de Marville... comme nous allons être heureuse là bas!... dans la maison qu'habita Gervais...

MAD. DE ST.-ANGE.

Je n'osais vous en parler...

LA BARONNE, *avec abandon*

Ni moi!.. et cependant.. ah! mon amie!... comme un souvenir réveille tous les autres!... vous voilà!... il me semble qu'il n'est pas loin!... mais vous devez avoir besoin de repos. (*Elle va sonner ; Julie entre.*) Julie, fermez bien toutes les portes, madame couche dans mon appartement.

JULIE, *bas.*

Comment, madame, sans connaître cette dame?...

LA BARONNE, *à Julie.*

Faites ce que je vous dis... (*à Mad de St.-Ange.*) Venez ma chère amie?... Julie, n'oubliez pas l'heure du départ?..

(*Elle sort avec son amie.*)

JULIE, *seule.*

Non, madame la baronne!... sa chère amie!.... voilà une femme de chambre qui a bien vite gagné la confiance de sa maîtressse...

Elle emporte les bougies ; le théâtre reste dans l'obscurité.

MUSIQUE.

On entend du bruit à la porte vitrée du fond : elle s'ouvre doucement.

Scène 8.

GRIVET, St.-GERVAIS.

GRIVET, *entrant le premier.*

La lumière a disparu... il n'y a plus personne. (*à Saint-Gervais qui est resté dans le jardin.*) Venez-donc, entrez ?... nous serons fort bien ici pour passer la nuit.

St.-GERVAIS.

Où m'avez-vous conduit ?... où sommes-nous ?...

GRIVET.

Dans une bonne maison, comme vous voyez... (*St.-Gervais, en marchand dans l'appartement, heurte un fauteuil.*) Doucement donc! l'essentiel est de ne point heurteur les meubles... Oh! quel contresens!...

St.-GERVAIS.

Parlez, ou sommes-nous ?.. Je veux le savoir.

GRIVET.

Je ne puis vous le dire à présent : à la fin de vos malheurs!

St.-GERVAIS.

Comment ?..

GRIVET.

Chez madame la baronne d'Ombreval, dont je vous ai parlé tout à l'heure.

St.-GERVAIS.

Expliquez-vous ?...

GRIVET.

Silence!... (*Il ouvre la lanterne sourde.*) Je vais examiner d'abord les portes et les fermer en dedans... c'est le premier principe de l'art, attendu que sans les portes et les fenêtres... il n'y aurait pas moyen... à moins qu'on n'exerce en plein vent, sur les grands chemins... mais ce bon M. Crisokal n'est que pour les intérieurs... (*En disant cela, il va fermer au verrou la porte de la droite, et en allant à celle de gauche, il se trouve vis-à-vis le portrait et pousse un cri étouffé.*) Oh! là! là!..

St.-GERVAIS.

Qu'avez-vous ?

GRIVET.

Rien, rien... ce diable de portrait... il m'a fait une peur !... (*le regardant avec la lanterne sourde.*) Je croyais voir un gendarme... regardez

St. GERVAIS, *reconnaissant le portrait.*

Grand Dieu!

GRIVET, *lui mettant vivement la main sur la bouche.*

Silence donc... Êtes-vous fou ?

St.-Gervais, *égaré.*

Ce portrait !... Oui ; c'est lui-même !... il jette sur moi des regards menaçans... il se lève... il va parler !... Arrête, arrête, image terrible, ta seule présence est mon arrêt de mort !

GRIVET.

Qu'est-ce que vous parlez d'arret de mort ?... N'ayez donc pas peur... je connais mon affaire... Allons ; dépêchons un peu. Une patrouille n'aurait qu'à passer... nous serions jolis garçons... Tenez, il doit y avoir... ici... à ma droite... un secrétaire à cylindre, dans lequel sont 300,000 francs en billets de banque... je le vois d'ici... Oh ! mes renseignemens sont bons... Allons, chevalier, à l'ouvrage.

St. Gervais, *avec force, mais à voix basse,*

Non, non, ce crime affreux ne s'accomplira pas... Je ne sais pas ou vous m'avez conduit... J'ignore quels sont les habitans de cette maison... mais quand même mon cœur n'aurait pas subjugé l'affreux délire de mes sens... ce portrait révéré... l'image de la vertu même, eut suffi pour défendre, pour protéger cette demeure... O Germont ! ô le plus loyal, le plus généreux des hommes !... en quel moment terrible je te revois !... Mais c'est le ciel qui t'offre à mes yeux pour m'arrêter au bord du précipice, et me sauver de l'infamie... (*à Grivet stupéfait.*) Fuis, malheureux ! fuis à l'instant cette demeure ; car pour toucher à ce trésor il il faudra m'arracher la vie.

Grivet, *il se place devant le secrétaire.*

Mon cher ami... mon cher ami, çà n'est pas tout-à-fait çà... regardez dans tous les mélodrames !... le remords ne vient jamais qu'après le coup... Quand nous aurons partagé les 300,000 francs, je ne dis pas...

St.-Gervais, *toujours avec véhémence, mais toujours bas.*

Fuis, te dis-je... ou par mes cris je vais te perdre, et moi-même avec toi.

GRIVET.

Ah ! çà, est-ce que vous perdez la raison, M. Gervais... ou bien est-ce que vous voudriez garder les 300,000 francs pour vous seul ?

St.-Gervais.

Ah ! je mérite bien cet affreux soupçon !... Eh ! bien... viens misérable, viens, je vais te montrer le chemin.

Il le saisit au collet et veut l'entraîner vers le porte vitrée qui est restée ouverte. — Grivet se débat ; la baronne entre tenant un flambeau.

LA BARONNE.

Que signifie ?.... (*Elle voit Gervais entrainant Grivet.*) (*avec un cri.*) Ah!...

GRIVET.

Voilà quelqu'un ; sauve qui peut. (*il sort par le jardin.*)

Scène 9.

LA BARONNE , St. GERVAIS.

St.-GERVAIS.

C'est elle !... c'est Justine !... ô désespoir !... (*Il tombe étendu à ses pieds.*)

LA BARONNE.

C'est la voix de Gervais... Oui... je l'ai reconnue... Oh ! oui c'est lui , c'est bien lui... (*Elle se baisse.*) Ses mains sont glacées , et je n'ose appeler... (*lui prodiguant des soins.*) Sa présence en ces lieux... Il semblait lutter contre cet homme que j'ai vu s'enfuir... Gervais !.... Gervais !.... revenez à vous... reconnaissez la voix de Justine... Quel mystère!... lui, chez moi... Me cherchait-il ?... il reprend ses sens... (*Il se relève péniblement, elle l'aide à s'asseoir , et le contemple.*) Quelle pâleur mortelle... quel chagnement dans tous ses traits!... Le malheux ! comme il doit avoir souffert! Mon cousin , de grâce, expliquez moi...

St.-GERVAIS, *dans le plus grand accablement,*

C'est vous que je retrouve... après huit ans !.. et dans quel moment!...

LA BARONNE.

Que s'est-il donc passé ?... que veniez vous chercher ici ?

St.-GERVAIS.

De grâce ; ne m'interrogez pas.

LA BARONNE.

Quel était cette homme qui s'est enfui en me voyant ?... il semblait se débattre entre vos mains... était-ce un malfaiteur ?... Êtes-vous venu me délivrer ?

St.-GERVAIS, *égaré.*

Oui... ce portrait!...

LA BARONNE.

De grâce... dévoilez-moi tout ce mystère... comment se fait-il ?

St.-GERVAIS

Je ne puis... ah! Justine!..

JULIE, *en dehors à la porte de gauche.*

Madame... madame...

St.-Gervais.

On vient... laissez-moi fuir. (*il va à la croisée.*) Dieu ! des soldats dans le jardin... N'importe il le faut.

(*il va pour sortir.*)

La Baronne, *avec un cri.*

Arrêtez, malheureux.

Julie, *en dehors.*

Madame... Madame...

St. Gervais.

Vous me retenez... vous... Si vous saviez...

La Baronne, *montrant le cabinet à droite avec vivacité.*

Là, là... dans mon appartement.

St. Gervais.

J'obéis. (*Il y entre, la baronne va ouvrir.*)

Scène 10.

LA BARONNE, JULIE.

La Baronne.

Qu'est-ce donc, Julie ?

Julie.

Ah ! madame, quel événement ! des soldats sont là, dans l'antichambre... Ils prétendent qu'il y a des voleurs chez nous.

La Baronne, *avec terreur.*

Grand Dieu !

Julie.

J'ai eu beau leur dire que nous n'avions rien entendu ils veulent absolument visiter votre appartement.... Les voilà...

La Baronne, *tombant dans un fauteil..*

Comment le sauver?

Scène 11.

Les Mêmes, un SERGENT, Soldats.

Le Sergent.

Pardonnez, madame, si je me présente chez-vous à une pareille heure... mais un homme est venu en toute hâte nous avertir qu'il avait vu un malfaiteur s'introduire dans votre appartement, et tous les indices semblent annoncer qu'il est encore chez vous.

Labaronne, *avec un calme forcé.*

Vous le voyez, Monsieur... il n'y a personne.

Le Sergent.

Mon devoir, Madame, est de visiter votre demeure, afin de m'assurer par moi-même...

(*Il montre la porte de la chambre ou St.—Gorvais est caché.*)

LA BARONNE, *se mettant au-devant.*

Arrêtez, arrêtez, Monsieur!...

JULIE, *à part.*

Que dit-elle ?

LE SERGENT.

D'ou vient ce trouble, Madame ?

LA BARONNE, *avec un peu d'égarement.*

De quel droit, Monsieur, venez-vous faire des recherches chez moi, qui ne me plains point, qui ne vous appelle pas qui n'ai pas besoin de votre secours.

JULIE, *à part.*

Comme elle est émue !

LE SERGENT.

Cet appartement communique par le jardin à la maison voisine, et la prudence éxige...

LA BARONNE, *restent devant la porte.*

De grâce, Monsieur... (*à part.*) Comment empêcher qu'il ne tombe en leur pouvoir ?... l'infortuné !... (*comme frappée d'une idée.*) Ah!... ô Germont ! pardonne, pardonne... tu lis dans mon cœur... (*haut.*) Ma résistance, Monsieur, doit vous paraître singulière... Je sais tout le respect qu'on doit aux lois... mais ne peut-il pas éxister des circonstances ou la délicatesse semble ordonner de ne pas chercher à tout pénétrer... On vous a dit qu'un homme s'était introduit par cette croisée... mais ici quels objets dérangés, quelles portes brisées attestent la présence d'un malfaiteur?

LE SERGENT, *indécis.*

Mais... Madame...

LA BARONNE.

Encore !... eh bien ! Monsieur, puisqu'il le faut absolument, apprenez... (*avec effort*) apprenez qu'un mariage secrêt...

JULIE.

Qu'entends-je ?

LE SERGENT.

Un mariage secrèt...

LA BARONNE, *avec violence et égarement.*

Oui, oui, Monsieur.... un mariage secrêt, contracté pour des raisons (que je ne suis pas tenue de vous apprendre, je l'espère), avant l'expiration de mon deuil, et que je voulais encore tenir caché aux yeux du monde... mais votre obstination.

LE SERGENT.

Veuillez me pardonner, Madame, si j'ai insisté... mon devoir seul...

LA BARONNE.

J'espère qu'il ne vous reste plus aucun doute... Mon mari doit m'avoir entendue ; qu'il paraisse, s'il le juge à propos.

Scène 12.

LES MÊMES, Mad. DE St.-ANGE.

Mad. DE St.-ANGE, *une lumière à la main.*

Voici l'heure du départ... Madame, les chevaux sont arrivés...

LE SERGENT.

Décidément tout est tranquille ici... Sortons, Messieurs.

(*Il sort, les soldats sortent avec lui.*)

Scène 13.

Mad. DE St.-ANGE, LA BARONNE, *ensuite* St.-GERVAIS.

LA BARONNE, *tombant sur un fauteuil.*

Quelle nuit affreuse !...

St.-GERVAIS, *sortant du cabinet.*

~~Justine~~, Madame... j'ai tout entendu... Mais ne croyez pas pas que j'abuse de votre générosité... demain je m'éloigne je pars pour les pays étrangers.. je vais dans l'exil...

LA BARONNE.

Oui, vous avez raison... il faut vous éloigner... il faut quitter Paris... Je veux aussi le quitter... pour toujours, et bientôt...

JUSTINE, *entrant.*

Madame, tout est prêt... la chaise de poste vous attend.

St.-GERVAIS.

Il serait vrai !...

LA BARONNE.

Oui, je pars... adieu...

St.-GERVAIS.

Vous partez ?

LA BARONNE.

Je vais vous attendre à la ferme de Marville.

(*St.-Gervais lui prend la main qu'il porte à ses levres et tombe à genoux.*)

FIN.